



18 septembre 2013 par Revue Ex_situ

CONDOS D'AUJOURD'HUI, PATRIMOINE DE DEMAIN?



(Condos à Montréal) Crédits photo : Alanah Heffez.

À propos: Ce texte d'opinion est le fruit d'une réflexion entamée lors de l'atelier C pour Condo qui s'est tenu au Centre Canadien d'Architecture en novembre 2012[1]. La recherche de statistiques et sources pertinentes qui auraient pu mettre en lumière certaines affirmations n'a pas eu les résultats escomptés. Par contre, selon les informations données par les organisateurs de l'atelier, Avenue 8 et Spacing Montréal, il y avait en moyenne 12 000 nouvelles unités de condos par année en moyenne à Montréal au moment de l'atelier.

Le développement du marché du condo à Montréal va bientôt atteindre un sommet; il est depuis longtemps essentiel de réfléchir à l'impact du style architectural en vogue sur le patrimoine bâti présent et futur. En effet, la facilité avec laquelle nous pouvons identifier la décennie pendant laquelle un bâtiment fut construit implique que chaque vague de développement résidentiel crée sa marque dans le paysage urbain. Nous n'avons qu'à nous rappeler les fameuses briques roses et grises typiques des années 1990 pour comprendre l'impact des développements passés, notamment dans l'ouest du centre-ville. Tentons alors d'imaginer la signature que laisseront ces unités d'aujourd'hui aux générations suivantes.

Une question essentielle se pose: ces variations de briques beige et anthracite entrelacées de panneaux aux couleurs vives qui définissent si bien la présente vague de développement résidentiel anarchique jurent-elles avec le cadre bâti typique de notre évolution architecturale, allant des pierres aux briques? Au-delà des préoccupations concernant l'embourgeoisement des quartiers centraux tels que Rosemont, Saint-Henri, Hochelaga-Maisonneuve ou Villeray, ces structures résisteront-elles aussi bien aux temps et intempéries que leurs prédécesseurs? Quel sera le cachet d'un plex[2] de 2011, érigé entre deux triplex de 1924? Cedit immeuble, vivra-t-il le même dédain que nous avons envers les bâtiments érigés il y a une vingtaine d'années? D'ici cinquante ou soixante ans, vivra-t-il la même incompréhension que nous avons envers l'esthétique de l'architecture moderne? Finalement, allons-nous nous attacher et vouloir protéger, d'ici cent ans, ce reflet de notre passé, de la même façon que

nous tentons de protéger la Maison Redpath[3] ou rétablir la crédibilité du Stade olympique[4] en tant qu'emblème architectural, plutôt qu'un fiasco financier?

Rebecca Blain Fortin, étudiante au certificat en histoire de l'art-
blain.rebecca@gmail.com

[1] Centre Canadien d'architecture, C pour Condo, atelier, 17 novembre 2012 au CCA, Montréal. Site web: <<http://www.cca.qc.ca/fr/education-evenements/1844-c-pour-condo>>.

[2] Ville de Montréal, «L'immeuble de type plex», in Ville de Montréal – Arrondissement Le Sud Ouest, En ligne, <http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=7757,86095731&_dad=portal&_schema=PORTAL>, consulté le 17 septembre 2013

[3] Héritage Montréal, «Maison Redpath», in Héritage Montréal, En ligne, 2006. <<http://www.heritagemontreal.org/fr/maison-redpath-3/>>, consulté le 11 septembre 2013.

[4] BASSIL, Soraya et Amélie DION, «Stade olympique de Montréal et installations connexes», in Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française, 2007. <http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-502/Stade_olympique_de_Montr%C3%A9al_et_installations_connexes.html#.UjD738ayCp0>, consulté le 11 septembre 2013.

Publicités

Occasionnellement, certains de vos visiteurs verront une publicité ici.
Vous pouvez masquer complètement ces publicités via la mise à niveau vers l'un de nos plans payants.

METTRE À NIVEAU MAINTENANT

SUPPRIMER LE MESSAGE

Partager

Plus

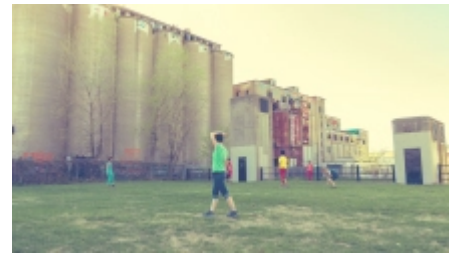
Sur le même thème

Samuel Mathieu, la gestion du patrimoine religieux de Montréal, la mutation d'un trésor culturel. La relecture de Montréal.

Dans "Entrevues | Portraits"

Le Bureau d'art public de la Ville de Montréal

Élysa Lachapelle Le paysage montréalais est parsemé d'œuvres d'art public que la plupart d'entre nous ne remarquent probablement plus, Dans "Numéro 17"



Charlotte Horny et Maria Luisa Romano - Réaliser le portrait d'un quartier avec l'évènement, Lire Montréal, un projet autonome

Dans "Entrevues | Portraits"

Cette entrée a été publiée dans 2013-2014. Bookmarquez ce permalien.*Modifier*

CLAUDIA CHAN TAK -LE DÉPLOIEMENT DE LA DANSE DANS L'ESPACE PUBLIC ET SON ESSOR

SAMUEL MATHIEU, LA GESTION DU PATRIMOINE RELIGIEUX DE MONTRÉAL, LA MUTATION D'UN TRÉSOR CULTUREL. LA RELECTURE DE MONTRÉAL.

QUOI DE NEUF SUR INSTAGRAM?



ABONNEZ-VOUS À
NOTRE INFOLETTRE!



SUIVEZ-NOUS!



FRAÎCHEMENT PUBLIÉS :

« Celle qui continue de donner » : Un aperçu poignant de la pratique de Maria Hupfield à la galerie de l'UQAM
Indice éternité II
Leonard Cohen : Une brèche en toute chose
au MAC : vibrant

hommage du monde de
l'art à l'œuvre de Cohen

Abonné EX_SITU

VOUS SUIVEZ CE BLOG

Vous, et 909 autres
personnes formidables,
suivez ce blog. Gestion

Créez un site Web ou un blog gratuitement sur WordPress.com.

☺



12 décembre 2013 par Revue Ex_situ

UNE BRÈVE RENCONTRE AVEC LES PROFESSIONNELS DU DOMAINE CULTUREL ET ARTISTIQUE, COMMENT PARTAGER SA PASSION!



Photo: Peggy Davis, Directrice du programme de premier cycle du Département en Histoire de l'art de l'UQAM. Photo: offert par Peggy Davis

Le 4 octobre dernier s'est tenu la première édition de la Journée socio-professionnelle organisée par la revue Ex_situ à la salle Hydro-Québec de l'UQÀM. Cette année, nous nous sommes penchées sur le dossier des travailleurs culturels pour dresser un portrait global du monde professionnel de la culture. Le but de cette journée était de faire connaître aux personnes étudiant en Histoire de l'art ou dans des programmes connexes plusieurs possibilités qui s'offrent à eux en regard d'une carrière dans le milieu culturel. Pour ce faire, nous avons invité huit conférenciers pour qu'ils nous expliquent plus en détail en quoi consiste leur travail. Ceux-ci étaient encouragés à élaborer un discours portant sur leur parcours académique et sur le marché du travail, ainsi qu'à donner aux élèves quelques conseils en ce qui a trait à la vie professionnelle s'articulant autour du domaine artistique.

Les conférences de cette journée étaient très diversifiées, ce qui a permis aux personnes présentes d'avoir une idée plus panoramique des potentialités recelées par le champ des arts. La journée débutait par un discours de Peggy Davis, la directrice du département d'Histoire de l'art de l'UQÀM. Ensuite, nous recevions Hugues Charbonneau, propriétaire et instigateur de la Galerie Hugues Charbonneau, Mélodie Hébert, fondatrice et directrice de Galeries Montréal, puis Andrée-Anne Venne, chargée de projet pour le Musée d'art de Joliette. Le deuxième bloc de conférenciers comprenait Éric Legendre, bibliothécaire et archiviste pour Artexte, Marie-Ève Charron, professeure en Histoire de l'art à l'UQÀM et critique d'art, ainsi que Marie Fraser, également professeure au même département à l'UQÀM et ancienne conservatrice en chef du Musée d'art contemporain. Enfin, le dernier bloc de la journée était composé de jeunes entrepreneurs, tels que Raphaël Ettore, président et co-fondateur de ARTFOX, une plate-forme pour les arts visuels et médiatiques et Maryse St-Amand, spécialiste en finition et en restauration d'objets, qui travaille à son compte avec la boutique Pigeon Atelier.



Logo: Pigeon Atelier- Crédits: Maryse St-Amand

Ce fut une journée bien remplie et dont la pertinence en a sûrement éclairé plusieurs. L'enseignement dispensé en Histoire de l'art est certes très formateur et important quant à l'envisagement d'une carrière professionnelle dans le milieu culturel, mais il est bien d'avoir également accès à des exemples concrets de professions où peuvent mener l'entreprise de telles études. La tenue de cette journée socio-professionnelle sera certes répétée au courant de l'année 2014, probablement sous une thématique différente, qui demeure à établir. Si vous avez des propositions à nous faire, nous sommes ouverts à les recueillir, peu importe de quel ordre elles sont. Nous espérons donc vous voir en grand nombre lors de la prochaine édition de la Journée socio-professionnelle d'Ex_situ.

Il faut noter que l'équipe de la revue a l'intention de réorganiser des rencontres avec des travailleurs culturels mais sous le format de mini-conférences. À surveiller dès le mois de Janvier.

Article écrit par: **Sabrina Chamberland-Desjardins**– Éditrice pour la revue Ex_situ, la revue étudiante des arts de l'UQAM.- edition@revueexsitu.com

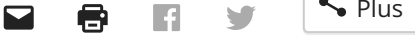
Publicités

Occasionnellement, certains de vos visiteurs verront une publicité ici.
Vous pouvez masquer complètement ces publicités via la mise à niveau vers l'un de nos plans payants.

METTRE À NIVEAU MAINTENANT

SUPPRIMER LE MESSAGE

Partager



Sur le même thème



Le lancement du numéro 24 de la revue
Dans "Accueil"



« Celle qui continue de donner » :
Un aperçu poignant de la pratique de Maria Hupfield à la galerie de l'UQAM
Dans "2017-2018"



Lancement du numéro 23 | Art engagé
Dans "Accueil"

Cette entrée a été publiée dans Entrevues | Portraits. Bookmarquez ce permalien.[Modifier](#)

LA PASSION DU VERRE, UN SAVOIR-FAIRE
ÉCLATÉ- COURT PORTRAIT DE L'ARTISTE
JOHANNE TURCOTTE

APPEL DE CANDIDATURES
: RÉDACTEURS

QUOI DE NEUF SUR
INSTAGRAM?



ABONNEZ-VOUS À
NOTRE INFOLETTRE!



SUIVEZ-NOUS!



FRAÎCHEMENT PUBLIÉS :

« Celle qui continue de donner » : Un aperçu poignant de la pratique de Maria Hupfield à la galerie de l'UQAM
Indice éternité II
Leonard Cohen : Une brèche en toute chose
au MAC : vibrant hommage du monde de l'art à l'œuvre de Cohen

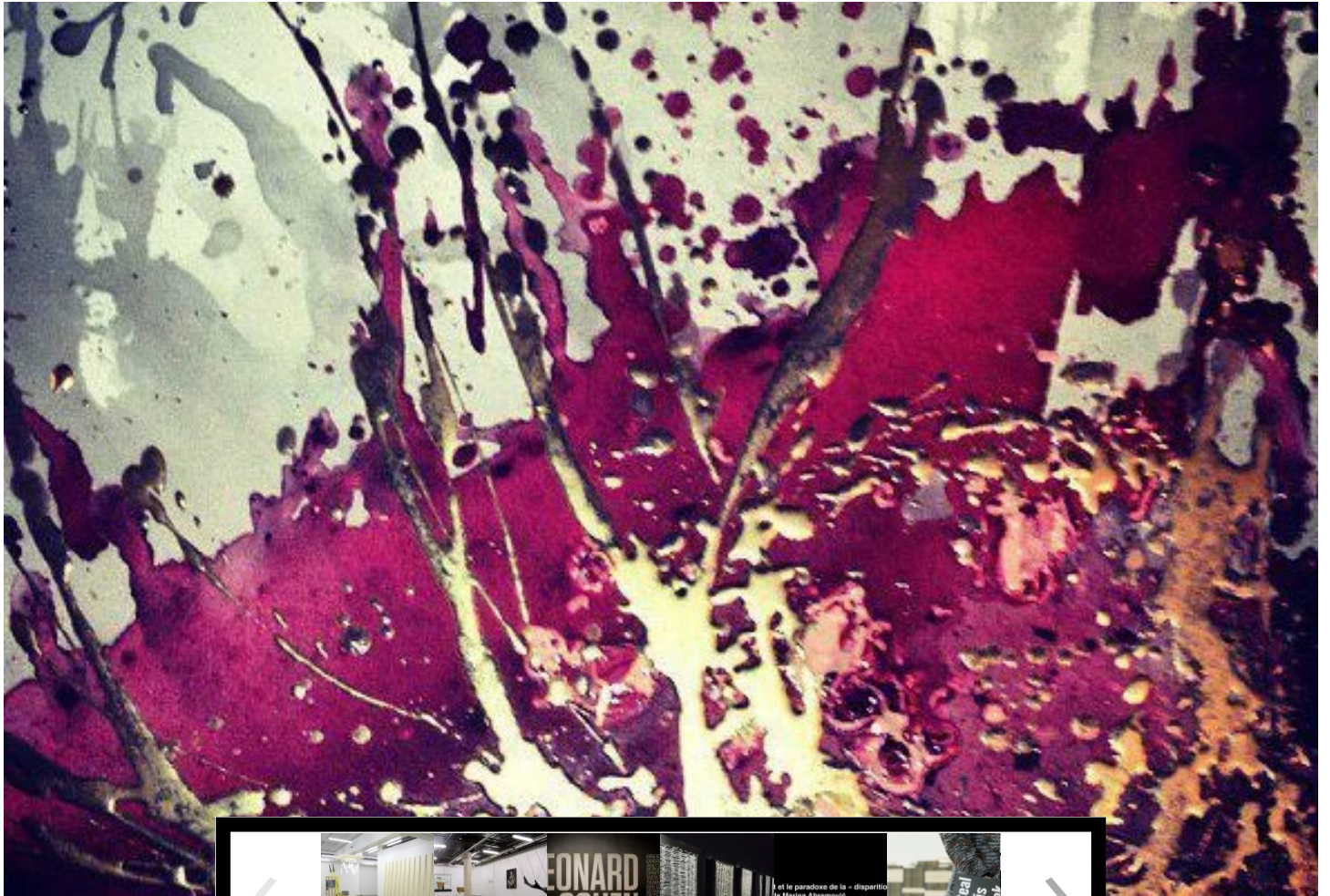
Abonné EX_SITU

VOUS SUIVEZ CE BLOG

Vous, et 909 autres
personnes formidables,
suivez ce blog. Gestion

Propulsé par WordPress.com.





1 novembre 2013 par Revue Ex_situ

PORTRAIT DE L'ARTISTE SHADDY CYR



Shaddy Cyr, *Sophia*, médiums mixtes, 2012

Lors de mon récent voyage en Italie avec l'UQÀM, j'ai eu le plaisir de rencontrer Shaddy Cyr, une jeune artiste dont la production m'a tout de suite accroché. Celle-ci a effectué une mineure en Histoire de l'art ainsi qu'une majeure en communications. Son parcours académique s'amalgame ainsi à merveille avec ses talents artistiques. Voici le portrait de l'artiste Shaddy Cyr.

Shaddy et la peinture

La production de Shaddy se déploie en deux tangentes : elle œuvre en peinture, principalement, mais elle s'adonne de surcroît au graffiti. En ce qui a trait à la peinture, Shaddy affectionne particulièrement tout ce qui est organique, c'est-à-dire naturel, épuré. Elle débute d'ailleurs inmanquablement ses toiles avec un cerne de vin ou encore de jus de betterave, parce que c'est moins onéreux. Elle procède de façon très systématique, elle installe toujours sa toile sur le sol et travaille automatiquement de cette manière. Le processus de création dépend par la suite de la trajectoire empruntée par le cerne. « Mon art influence sur moi, et j'influence sur mon art, il y a une constante interaction entre nous deux et c'est par cette voie que je laisse cheminer ma créativité[1] ». Shaddy se dit fascinée et constamment attirée par le cerne, en raison de ses qualités

visuelles. Celui-ci se fusionne à son environnement plastique, de manière à ne former qu'un avec lui, la forme épousant symbiotiquement le fond, la toile.

Elle qualifie son travail d'abstrait mais diversifie les formes d'abstraction de tableau en tableau. On retrouve parfois, néanmoins, des éléments figuratifs dans ses toiles. L'inspiration de l'artiste provient de son entourage, de son réseau social, ce qui explique le fait que ses toiles portent toujours des noms propres, qu'elle modifie quelque peu parfois, dédiant de ce fait chaque toile à une personne en particulier. Elle puise d'ailleurs beaucoup plus son inspiration de ses proches que de figures canoniques de l'histoire de l'art. Cependant, elle admire nombre d'artistes marquants tels que Borduas et Riopelle.

Shaddy affectionne également l'écriture, qu'elle commence progressivement à intégrer à ses toiles. « J'écris quand je suis triste et je peins quand je suis heureuse. J'ai dernièrement commencé à insérer mes écrits dans mes peintures, parce que ça me rappelle comment je me sens présentement versus comment je me suis déjà sentie et ça me fait reprendre contact avec mes émotions. En illustrant et écrivant cette émotivité, c'est en quelque sorte une occasion de laisser derrière moi les moments délicats du passé et d'appréhender positivement le présent par la peinture[2]. »

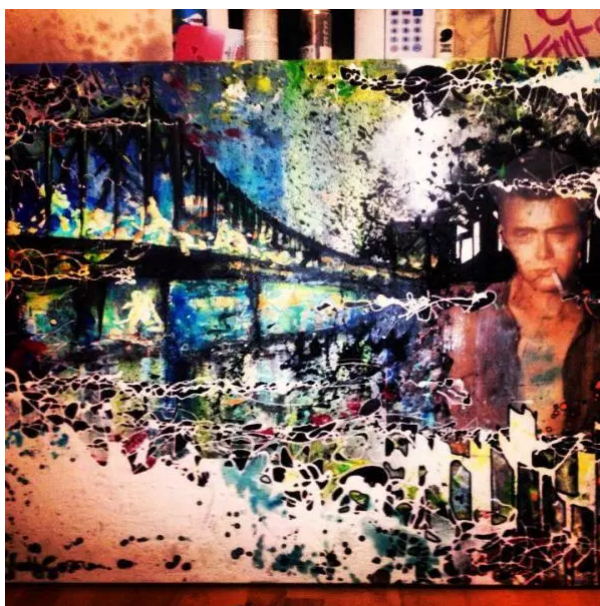
En ce qui a trait à sa pratique picturale, elle aime travailler avec l'encre, qui constitue son coup de cœur en matière de matériau, mais elle a aussi recours à la peinture à métal. Shaddy s'amuse à mixer les deux, préférant ainsi à l'œuvre, par la combinaison d'un élément à la facture très fine et gracieuse et d'un autre à caractère très brut et industriel, un aspect contrasté. Elle fait également usage de surligneurs indélébiles, dont la trace laissée est épaisse, qu'elle amalgame souvent avec de la poudre métallique dorée. Elle fait aussi du collage, ce qui donne à ses œuvres une grande diversité matérielle. On retrouve une définitive constante dans ses toiles, soit la recherche du contraste, obtenu en faisant s'entrechoquer

matériaux à l'allure délicate et matériaux moins « nobles », plus triviaux. Cela reflète parfaitement la personnalité de l'artiste, qui se veut à la fois forte, assumée. En somme, la peinture est à l'image de l'artiste.

Shaddy et le graffiti

Shaddy Cyr pratique en parallèle de ses œuvres peintes le graffiti. Il serait d'ailleurs pertinent de mentionner que l'artiste établit une distinction assez marquée entre le domaine de la peinture et celui du graffiti. En effet, Shaddy associe la pratique de la peinture à l'expression de ses émotions et de ses états d'âme, tandis qu'elle fait un rapprochement entre le monde du graffiti et celui de l'histoire de l'art. Cette forme d'art est encore actuellement en quête de légitimation autant dans le champ de l'art que dans l'opinion publique, s'inscrivant ainsi dans l'actualité de l'histoire de l'art. « C'est un pan de l'art urbain qui est en constante effervescence dans la ville de Montréal et ailleurs et encore trop peu de gens sont à l'affût de ce qui se fait actuellement de ce côté[3]. » Il est donc important pour elle d'insérer à l'enseignement des arts dans les cégeps mais également les écoles secondaires un onglet traitant de l'art urbain. Selon Shaddy, il est primordial de sensibiliser les gens à la légitimité du graffiti. Pour elle, l'entité du graffiti représente pour notre époque ce que le Salon des refusés représente pour le XIXe siècle, le graffiti est la sphère artistique refusée de notre temps[4], puisque les deux se sont vus rejetés des institutions officielles de l'art et ont dû, par obligation, s'organiser en parallèle du système établi pour somme toute obtenir de la visibilité. La seule divergence, c'est que son affirmation dépasse le cadre du musée en prenant d'assaut la rue, l'espace social par excellence. Le graffiti est en effet une forme artistique à teneur résolument sociale. Ce milieu constitue un espace de dialogue où il fait bon échanger et créer ensemble. Pour Shaddy, l'échange que favorise la pratique du graffiti permet de forger sa propre personnalité, parce qu'on se réunit autour d'un mur ou d'une parcelle de l'espace public pour créer, à l'instar d'une famille qui se réunit à table pour manger. « La communication est le fondement de cette pratique, et c'est entre autre pourquoi on devrait la valoriser et non la

réprimander[5]. » C'est une forme artistique qui a une portée plus grande et un aspect beaucoup plus bénéfique que ce que l'on croit, selon l'artiste.



Shaddy Cyr, *James*, médiums mixtes, dimensions inconnus, 2012-2013

Prochainement, Shaddy Cyr participera à un projet de murale subventionné en collaboration avec plusieurs autres graffeurs de renom de Montréal, tels que LYF3, Skope, Mrvn, Opire, Apashe et Koni. Cette murale décorera trois murs d'une ruelle qui a souvent été le support de graffitis illégaux, la compagnie FTM Capital a donc décidé d'y lancer un nouveau concept de ruelle artistique. Cette ruelle est située au coin des rues Sherbrooke et Saint-Denis. Shaddy Cyr est la directrice artistique de ce projet, c'est elle qui a donc été en charge de faire les soumissions ainsi que de trouver les artistes mis à contribution. Le projet devrait se concrétiser vers le 2 novembre 2013.

Invitation à : De ruelle à Street Art : Métamorphose **au coeur du Quartier Latin** Montréal, le 2 et 3 novembre 2013

Au cours de la fin de semaine prochaine, plus de 12 artistes issus de la relève seront à pied d'oeuvre pour redonner à un quartier ses lettres de noblesse. À l'initiative de FTM Synergis Capital, fière partenaire de *Relève en folies* depuis plusieurs années, ce grand projet vise à faire de la ruelle *au sud de la rue Sherbrooke entre St-Denis et Berri* un attrait

touristique et un espace vert visant à améliorer la qualité de vie des résidents du quartier. Il permet également de faire d'une pierre deux coups : soutenir la relève artistique tout en participant à l'embellissement du Quartier Latin.

À propos des artistes

Shaddy Cyr est la directrice artistique sur le projet de Ruelle Verte. Dernièrement, elle a exposé au Monument National ainsi qu'à la bibliothèque Éva-Sénécal, à la salle de spectacle *La Petite Boite Noire* et au Centre d'Art Orford de Sherbrooke. Elle a aussi contribué au lancement du spectacle «Tartare» pour la troupe de danse *Mandala Situ*. De plus, elle contribue à plusieurs événements-bénéfice à titre d'artiste invitée. Son équipe actuelle est composée de 12 artistes de Street Art soit LYF3, Opire, Bonnard, Marvin, Apashe, Koni, Skope, Phare, Algue, Azur et Nixon.

Soyez témoins de cette métamorphose qui deviendra un élément incontournable du *Street Art* Montréalais.

SÉANCE PHOTO

Date : samedi 2 et dimanche 3 novembre 2013

Lieu : ruelle du 418 Sherbrooke est,

Horaire : toute la journée du 2 et du 3 novembre

Intervenants : Manon Perreault, Shaddy Cyr

Renseignements :

Manon Perreault

mperreault@ftmsynergiscapital.com

514-730-6037

<https://www.facebook.com/Shaddy.Artiste>

Article écrit par : Sabrina Chamberland-Desjardins, étudiante du Baccalauréat en Histoire de l'art, UQÀM

[1] Tiré de l'entrevue réalisé avec l'artiste Shaddy Cyr, 22 septembre 2013.

[2] Tiré de l'entrevue réalisé avec l'artiste Shaddy Cyr, 22 septembre 2013.

[3] Tiré de l'entrevue réalisée avec l'artiste Shaddy Cyr, 22 septembre 2013.

[4] *Ibidem.*

[5] Tiré de l'entrevue réalisé avec l'artiste Shaddy Cyr, 22 septembre 2013.

[

Publicités

Occasionnellement, certains de vos visiteurs verront une publicité ici.

Vous pouvez masquer complètement ces publicités via la mise à niveau vers l'un de nos plans payants.

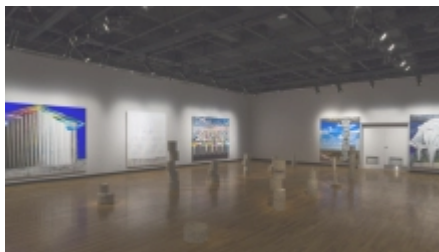
METTRE À NIVEAU MAINTENANT

SUPPRIMER LE MESSAGE

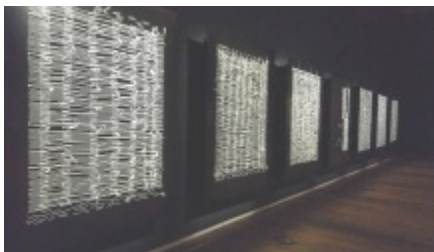
Partager



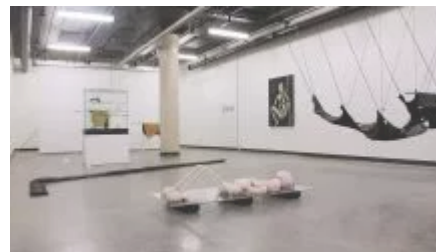
Sur le même thème



Hugo Bergeron et François-Xavier Marange à la Maison de la culture Frontenac
Dans "2013-2014"



Elles autochtones : Quand le Musée des beaux-arts donne une place aux femmes artistes autochtones
Dans "2017-2018"



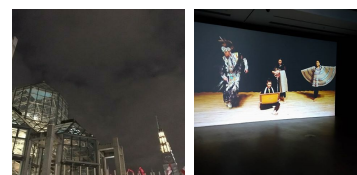
Indice éternité II
Dans "2017-2018"

Cette entrée a été publiée dans 2013-2014. [Bookmarquez ce permalien.](#) [Modifier](#)

**EX_SITU RECRUTE! 4 POSTES À COMBLER!
VENEZ PRENDRE PART À UNE
PUBLICATION TOTALEMENT ARTISTIQUE!**

**L'ART SONORE, PRÉSENTATION DE LA
DÉMARCHE ET DES ŒUVRES DE
L'ARTISTE ZIMOUN**

QUOI DE NEUF SUR
INSTAGRAM?



ABONNEZ-VOUS À
NOTRE INFOLETTRE!



SUIVEZ-NOUS!



FRAÎCHEMENT PUBLIÉS :

« Celle qui continue de donner » : Un aperçu poignant de la pratique de Maria Hupfield à la galerie de l'UQAM
Indice éternité II
Leonard Cohen : Une brèche en toute chose au MAC : vibrant hommage du monde de l'art à l'œuvre de Cohen

Abonné EX_SITU

VOUS SUIVEZ CE BLOG

Vous, et 909 autres personnes formidables, suivez ce blog. Gestion

Créez un site Web ou un blog gratuitement sur WordPress.com.





4 décembre 2013 par Revue Ex_situ

LA PASSION DU VERRE, UN SAVOIR-FAIRE ÉCLATÉ- COURT PORTRAIT DE L'ARTISTE JOHANNE TURCOTTE

Johanne Turcotte est une artiste du verre expérimentée. Elle participait, jusqu'au 1^{er} décembre dernier, à une exposition collective d'œuvres de petit format intitulée « Concis, mais précis » à l'Espace Contemporain. En entrant dans la galerie, on perçoit l'éclectisme des pièces qui y sont présentées. Parmi les différentes créations proposées, seules celles de Johanne Turcotte sont travaillées à partir de la technique du verre. À l'image de l'ensemble de cette exposition, le style artistique de cette artiste est plutôt éclaté et métissé.



Figure 1. Johanne Turcotte, La clé, verre gravé et fusionné et bois, 7 x 7 po., 2012-2013.

Travailleuse indépendante du verre, Johanne Turcotte touche autant au vitrail qu'aux bijoux, mais elle fait également des œuvres à matériaux mixtes, comme dans le présent cas de cette exposition de petits formats. Elle travaille avec le bois, le métal, les bijoux et parfois la pierre. Ces diverses ressources viennent ajouter une touche d'ornementation à ses vitraux revisités. Souvent, le cadre est laissé visible, il y a parfois même plus de matériaux apposés sur celui-ci qu'à l'intérieur de celui-ci, ce qui enrichi le tout d'un brin de fantaisie, laissant l'œuvre se prolonger vers le mur l'enseignant. La façon qu'a Johanne Turcotte de faire usage du cadre, par exemple, sous-entend une démarche épurée bien qu'hybridée. Ses créations se donnent à voir selon un accrochage rappelant celui du médium de la peinture par leur cadre épais et affirmé. L'artiste s'adonne également à la production d'autoportraits, qui s'amalgament bien avec l'ensemble de son travail : ils se déploient assez abstraitement dans l'espace mais ne sont pas pour autant dépourvus de minutieux détails.



Figure 2. Johanne Turcotte, Autoportrait no. 3, verre gravé et fusionné et bois, 7 x 7 po., 2012-2013.

Intégrant des éléments de collage à sa production, laissant parfois vides des parties de l'espace, travaillant à même le cadre et présentant la plupart de ses œuvres comme des tableaux, l'artiste fait preuve de contemporanéité et d'audace.

L'artiste exposera prochainement à la bibliothèque de Greenfield Park, demeurez à l'affût de ses projets pour l'année 2014 !

<http://www.lespacecontemporain.com/galerie-de-montreal/Expositions-a-venir>

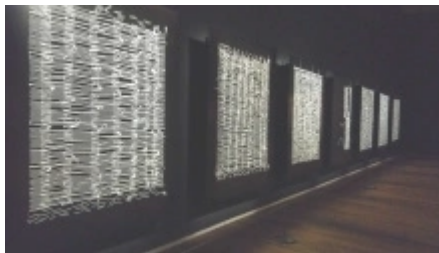
Écrit par Sabrina Chamberland-Desjardins, éditrice de la revue Ex_situ, la revue étudiante des arts de l'UQAM

Publicités

Occasionnellement, certains de vos visiteurs verront une publicité ici.
Vous pouvez masquer complètement ces publicités via la mise à niveau vers l'un de nos plans payants.

[METTRE À NIVEAU MAINTENANT](#)[SUPPRIMER LE MESSAGE](#)

Partager

Sur le même thème

Elles autochtones : Quand le Musée des beaux-arts donne une place aux femmes artistes autochtones
Dans "2017-2018"



« Celle qui continue de donner » :
Un aperçu poignant de la pratique de Maria Hupfield à la galerie de l'UQAM
Dans "2017-2018"



Voir l'image autrement dans le travail de l'artiste plastigraphe Emilie Mercier
Dans "Accueil"

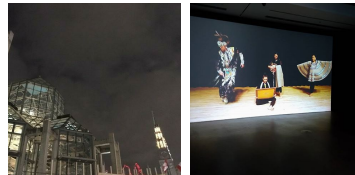
Cette entrée a été publiée dans 2013-2014. Bookmarquez ce permalien.[Modifier](#)

EX_SITU SUR INSTAGRAM ET TWITTER

**UNE BRÈVE RENCONTRE AVEC LES
PROFESSIONNELS DU DOMAINE
CULTUREL ET ARTISTIQUE, COMMENT
PARTAGER SA PASSION!**

Recherche...

QUOI DE NEUF SUR
INSTAGRAM?



ABONNEZ-VOUS À
NOTRE INFOLETTRE!



SUIVEZ-NOUS!



FRAÎCHEMENT PUBLIÉS :

« Celle qui continue de
donner » : Un aperçu

poignant de la pratique
de Maria Hupfield à la
galerie de l'UQAM
Indice éternité II
Leonard Cohen : Une
brèche en toute chose
au MAC : vibrant
hommage du monde de
l'art à l'œuvre de Cohen

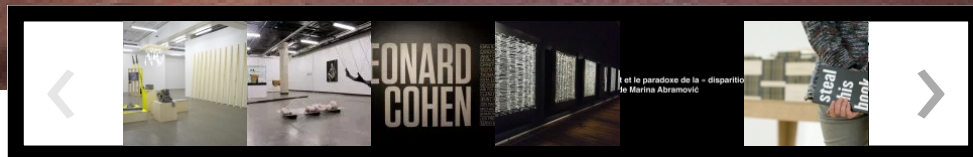
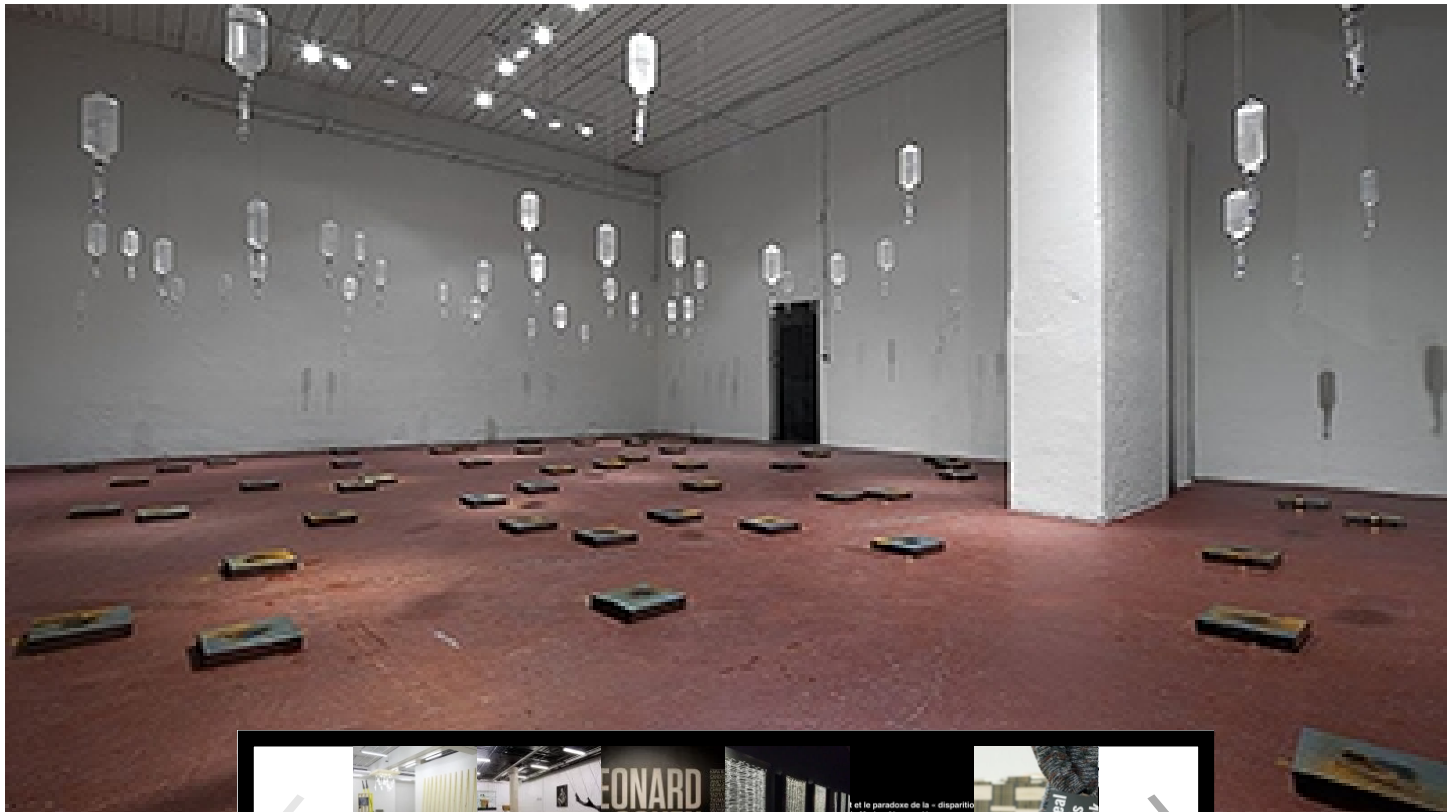
Abonné EX_SITU

VOUS SUIVEZ CE BLOG

Vous, et 909 autres
personnes formidables,
suivez ce blog. Gestion

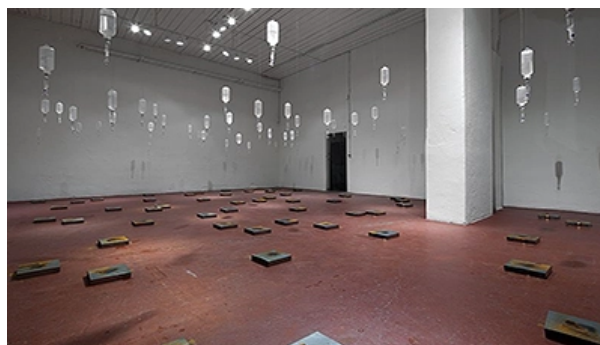
Propulsé par WordPress.com.

☺



1 novembre 2013 par Revue Ex_situ

L'ART SONORE, PRÉSENTATION DE LA DÉMARCHE ET DES ŒUVRES DE L'ARTISTE ZIMOUN



Zimoun, 60 bourdes de soluté, eau, feu et installation de feuilles métalliques, Installation de 20x20x4cm, 2013,
<http://www.zimoun.net/works.html>

L'art sonore est un ensemble de pratiques artistiques qui met l'accent sur le son, et fait appel à l'ouïe pour l'interprétation de l'œuvre. Lorsque nous observons les œuvres de Zimoun et de plusieurs autres artistes sonores tels que Peter Flemming, Darcha Hewitt et Gordan Monahan, il est frappant de remarquer que celles-ci ont des dimensions sculpturales importantes. C'est-à-dire que leurs œuvres présentent une certaine matérialité, souvent esthétiquement intéressante, qui les rapproche drôlement de la sculpture. Pourquoi ne cherchent-ils pas plutôt à présenter leurs œuvres de façon purement sonore? Et pourquoi cette proximité avec la sculpture?

Je me souviens alors de Susan Philipsz, sculpteure à l'origine, qui s'est tournée vers l'art sonore. Durant le Münster Sculpture Project 2007, une exposition de sculpture internationale qui a lieu une fois chaque dix ans dans la ville de Münster en Allemagne, elle présenta une œuvre intitulée *The Lost Reflection*, une projection sonore sous le pont Torminbruecke. Prenons cette œuvre sonore comme point de départ pour notre réflexion. Comment justifier sa présence dans un événement de sculpture? D'abord, il faut comprendre que le son et l'espace sont intimement liés. L'espace dans lequel un son est diffusé affecte toujours la réception de celui-ci. Pensez à l'écho de vos pas dans un stationnement souterrain par exemple. Les formes de l'espace, ou les formes qui habitent cette espace, influencent notre façon de recevoir le son en modifiant la qualité sonore de celui-ci. Les artistes sonores en sont évidemment conscients. Mais

qu'en est-il de l'influence du son sur l'espace?

En cinéma, le son joue un rôle crucial sur notre perception de l'image. La musique dramatique contribue grandement à installer un climat effrayant dans une scène d'horreur, par exemple. Il en va de même pour les sons qui habitent l'espace. Ceux-ci donnent une couleur particulière à l'espace, ou aux formes qui l'occupent, et affectent notre façon de les percevoir. Un artiste peut choisir de présenter un projet artistique avec des sons glauques pour lui accorder une allure inquiétante, ou encore lui donner une allure ludique à l'aide de sons enjoués.

Il devient donc moins surprenant de retrouver une production sonore comme celle de Philipsz dans un événement de sculpture. Nous pourrions dire qu'à la manière de Christo et Jeanne-Claude, un duo d'artistes américains œuvrant dans les années 70 et 80, qui se distingue surtout pour avoir enveloppé de tissu des bâtiments ou de grandes structures, Philipsz enveloppe et colore le pont Torminbruecke de son.

Tout ceci n'explique pas cependant l'attention particulière que Zimoun porte à l'esthétisme de ses objets sonores et à la façon dont ces derniers occupent l'espace. En effet, si vous prêtez attention aux vidéos documentant son travail, disponible sur sa page web au <http://www.zimoun.net>, ou si vous avez la chance d'aller voir une de ses œuvres en personne, vous serez sans doute frappé tout autant par le visuel du travail que par le son. Faites l'expérience de couper le son sur une de ses vidéos. Vous remarquerez que, à un autre niveau bien sûr, son œuvre demeure accessible et artistiquement intéressante. Visuellement, les œuvres des Zimoun traitent de répétition dans le nombre et dans les tâches et d'un travail à la chaîne sans fin et sans but.

D'abord, je crois qu'une partie de l'explication réside dans le contexte de présentation. Il faut comprendre que l'art audio est un médium relativement nouveau. Une recherche rapide (et non-exhaustive) révèle que la première utilisation du terme *sound art* aux États Unis date de 1982. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'il fut employé lors d'une exposition spéciale sur le son au Sculpture Center, à New York. Dès ses débuts, l'art

audio fut présenté dans des galeries ou des musées traditionnellement dédiés à l'art visuel et c'est là que le public susceptible d'apprécier cette nouvelle forme d'art se trouvait. Ceci-étant, les artistes audio durent s'adapter non seulement au lieu de présentation, mais aussi à la clientèle de ces lieux. L'artiste se doit de donner une dimension sculpturale à son œuvre, ne serait-ce que dans la disposition des dispositifs de diffusion, eux-mêmes objets, Puisqu'il y a déjà une dimension sculpturale dans le dispositif de diffusion, pourquoi ne pas y porter une certaine attention? Les artistes développent donc le réflexe d'esthétiser leur présentation, au plus grand plaisir des galeristes et des amateurs d'art visuel.

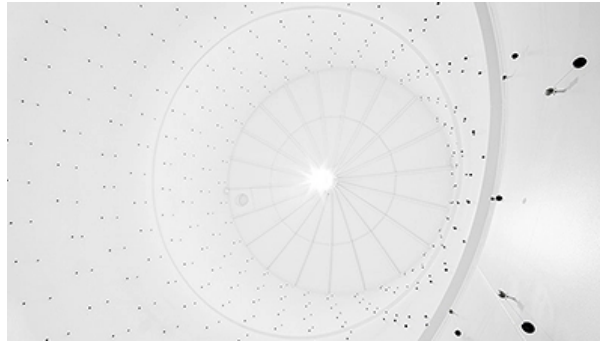
Cependant, Zimoun fait plus que s'adapter au lieu de diffusion; il en fait une partie intégrale et indispensable de ses œuvres. Les murs deviennent une œuvre sonore, et, inversement, l'œuvre sonore devient murs.

Mais pourquoi ne pas simplement capter ce même son et le présenter en ligne au format audio?

Je crois que l'on assiste ici à un phénomène purement contemporain. Alors que dans le passé, les artistes étaient plutôt portés à explorer et à pousser les limites d'un médium, les artistes contemporains s'intéressent davantage à brouiller les frontières entre les différents médias. Des termes bien actuels tels qu'installation multimédia, qui incorpore la sculpture à la vidéo et/ou à la photographie, et arts interactifs, du performatif médiatique, viennent d'ailleurs supporter cette théorie. D'ailleurs, plusieurs artistes contemporains pratiquent, à la base, plus d'une discipline. Philipsz, par exemple, est sculpteure de formation en plus de produire activement de l'art audio. Il semble donc naturel qu'elle s'intéresse au croisement entre les deux disciplines. Zimoun, quant à lui, ne s'intéresse pas seulement au son, mais aussi à la robotique, présente dans la plupart de ces œuvres et, surtout, à la façon d'habiter, de remplir et de colorer un espace. Ces dernières sont, sans surprise, des préoccupations propres à la sculpture.

Voilà pourquoi, selon moi, sculpture et son vont de pair et sont souvent représentés dans un même travail. Puisque le son est intimement lié à

l'espace de par sa nature, que l'espace dans lequel les œuvres sonores sont présentées et que les dispositifs de diffusion exigent un élément visuel, les artistes audio comme Zimoun en tirent profit en brouillant les frontières entre l'audio et la sculpture, créant ainsi des œuvres à dimensions tant sonores que sculpturales.



Zimoun, 329 prepared dc-motors, cotton balls, toluene tank, 2013, <http://www.zimoun.net/works.html>

Article écrit par : Thomas Dalbec, étudiant au premier cycle du baccalauréat en arts visuels et médiatiques, UQÀM

Publicités

Occasionnellement, certains de vos visiteurs verront une publicité ici.
Vous pouvez masquer complètement ces publicités via la mise à niveau vers l'un de nos plans payants.

METTRE À NIVEAU MAINTENANT

SUPPRIMER LE MESSAGE

Partager



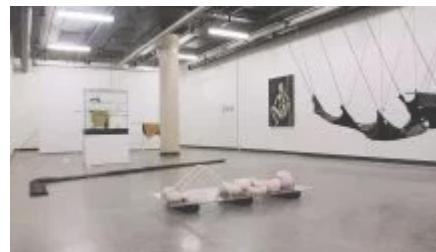
Sur le même thème



L'OFFRE : DHC/ART, la fondation pour l'art contemporain, célèbre son dixième anniversaire
Dans "2017-2018"



Entre le soi et l'autre : la figure du « je » dans l'identité collective
Dans "2016-2017"



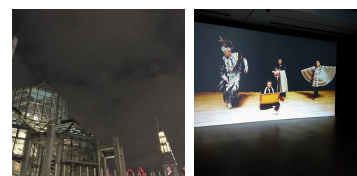
Indice éternité II
Dans "2017-2018"

Cette entrée a été publiée dans 2013-2014. Bookmarquez ce permalien.*Modifier*

PORTRAIT DE L'ARTISTE SHADDY CYR

LE TRICOT DE RUE: QUAND LA LAINE SE VEUT GRAFFITI

QUOI DE NEUF SUR INSTAGRAM?



ABONNEZ-VOUS À NOTRE INFOLETTRE!



SUIVEZ-NOUS!



FRAÎCHEMENT PUBLIÉS :

« Celle qui continue de donner » : Un aperçu poignant de la pratique de Maria Hupfield à la galerie de l'UQAM
Indice éternité II
Leonard Cohen : Une brèche en toute chose
au MAC : vibrant hommage du monde de l'art à l'œuvre de Cohen

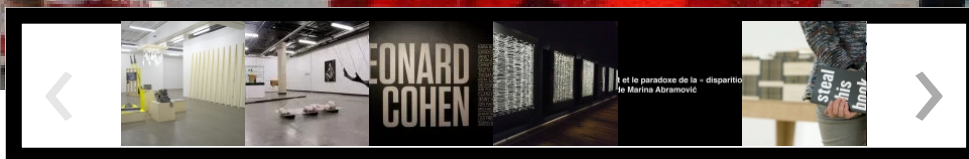
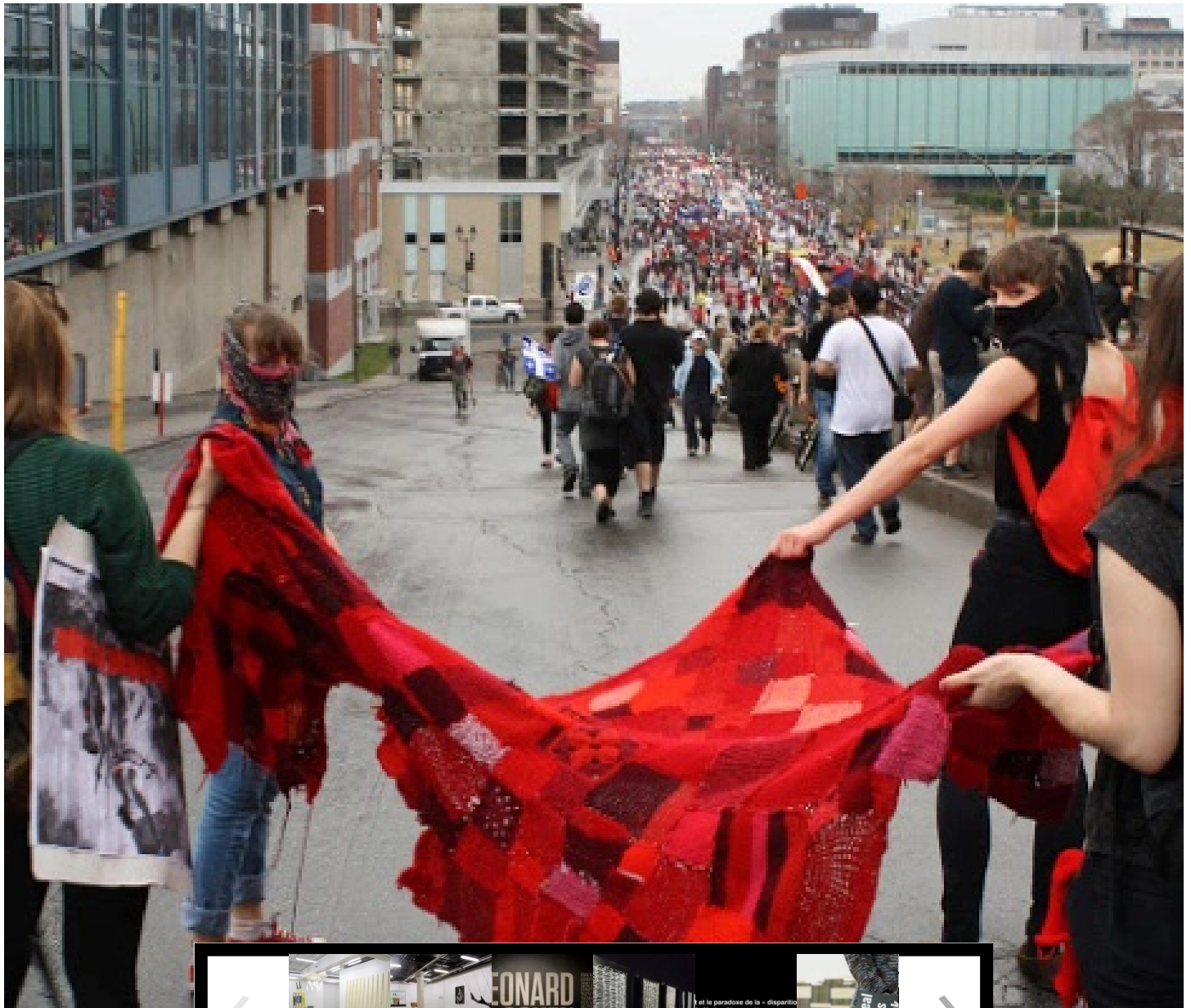
Abonné EX_SITU

VOUS SUIVEZ CE BLOG

Vous, et 909 autres personnes formidables, suivez ce blog. Gestion

Propulsé par WordPress.com.





5 novembre 2013 par Revue Ex_situ

LE TRICOT DE RUE: QUAND LA LAINE SE VEUT GRAFFITI

Megane Guillard



Une maille à l'endroit, une maille à l'envers... Le tricot n'est désormais plus réservé qu'aux retraités et gagne en popularité auprès des jeunes adultes. Que ce soit en famille ou entre amis, les rendez-vous hebdomadaires de tricot au café du coin sont synonymes de créativité et d'expression artistique. Les trucs et secrets de cet art textile se révèlent, permettant aux novices d'en apprendre davantage et d'affiner leur propre technique. Thés, cafés et viennoiseries se veulent témoins d'un climat propice à l'entraide et au partage de la connaissance, en plus de favoriser les discussions de tout genre. Le Café des Arts de l'Université du Québec à Montréal au cours du printemps 2012[i] ou encore les restaurants montréalais *Soupesoup* et *Cafe Matina* en 2013, pour ne citer que ceux-là[ii], ont accueilli ces conversations ludiques et engagées sous le concept du « Stitch n'Bitch ». Les groupes de « Stitch n'Bitch » sont ouverts au public et encouragent donc, sur une base régulière, les adeptes du tricot et du crochet à commencer, continuer ou finaliser leurs projets de mailles en bavardant, d'où cette appellation.

Ces regroupements, à caractère artistique, et les différentes crises inhérentes à une société en constante évolution ont mené à la création d'un nouveau type de graffiti. Un graffiti qui s'affirme à la fois par ses qualités esthétiques et son message revendicateur et ce, tout en se parant d'une indéniable douceur. Établi depuis près de huit ans, le phénomène du « Yarn Bombing », plus communément appelé le tricot de rue, s'étend aux quatre coins du monde dans des pays tels que l'Indonésie, l'Espagne la France, le Mexique et même plus près de chez nous aux États-Unis et au Canada.

En fait, ce mouvement a été amorcé en 2005 dans l'État du Texas par Magda Sayeg[iii]. Magda Sayeg, propriétaire d'un commerce à Houston, souhaitait décorer

d'une étoffe tricotée la poignée de porte extérieure de son magasin. Cet ajout apportait une touche de couleur et de douceur sur la façade du bâtiment, ce qui a rapidement attiré l'attention des passants. L'engouement ainsi créé a fait germer l'idée d'un petit regroupement de tricoteurs afin de décorer le mobilier urbain. C'est ainsi que les Knitta, Please et leurs graffitis de laine sont nés.

Depuis, aiguilles et crochets s'agitent parmi les pelotes de laine afin d'offrir un regard nouveau aux passants et attirer leur intérêt vers les objets du quotidien qui nous entourent. Alors que ce mobilier semble impersonnel, des étoffes tricotées habillent des panneaux de signalisation, des parcomètres et des cabines téléphoniques autrefois dénudés de « chaleur ». La laine utilisée contraste avec le béton citadin de par ses couleurs éclatantes.

Le passant peut dorénavant apercevoir dans son paysage des motifs variés et des formes à la fois ludiques et revendicatrices selon le contexte. Si les lieux publics se voient égayés par cette pratique artistique imitant la peinture des graffitis, les visages s'illuminent devant la douceur de cette laine qui nous remémore avec réconfort le souvenir de notre grand-mère, confortablement installée devant son foyer avec ses aiguilles à tricoter...



Dans un autre ordre d'idées, nombreux sont les groupes s'étant inspirés des Knitta, Please de nos voisins du Sud et qui possèdent leur propre signature : le Collectif France Tricot (CFT) formé en 2008[iiv], l'association des artistes indépendantes Tricot Pirate, Mimi Traillette, Dinette, Tricot pour la paix et Pixie Knit pour donner naissance aux Ville-Laines de Montréal[v] vers 2010, le collectif Maille à Part qui

s'active dans l'Agora de l'UQAM au printemps 2012[vi] ne sont que quelques-uns parmi tant d'autres.

Par exemple, le CFT a été fondé par Emma, Soso et Quinc' et laisse sa trace dans les villes de Paris et Berlin dans le but de surprendre et de répandre les sourires à l'aide de leurs étoffes colorés. Si la liberté de création du tricot de rue constitue leur préoccupation première, elles sont également intéressées par les projets de tout genre, de la mode au théâtre, en passant par le cinéma. En juin 2012, elles ont notamment fait partie du bassin d'artistes allemands et français présents pour le *Dasein Projekt*[vii] à la galerie parisienne Frichez-nous la paix qui promeut les performances artistiques urbaines.

Plus près d'ici, les Ville-Laines se chargent d'embellir à leur façon notre métropole et ont récemment participé au Festival de théâtre de rue de Lachine les 16 et 17 août derniers[viii]. Depuis 2008, ce festival met de l'avant les arts de la rue et se veut un évènement estival unique en Amérique du Nord. C'est à cette occasion que les tricoteuses « terroristes[ix] », pour reprendre leurs termes, ont pu s'illustrer en tant qu'artistes sur la scène montréalaise avec leur projet « 1-800-Ville-Laines » en collaboration avec la Société de Protection des Antiquités Éclectiques. Leur installation a pu redonner un peu de chaleur à cette cabine téléphonique d'ordinaire ignorée ainsi qu'aux participants. Une œuvre *in situ* unique qui subira les aléas du temps.

Alors qu'on retrouve une multitude de regroupements et d'artistes s'exposant en galerie ou à ciel ouvert dispersés sur les différents continents, il faut établir une distinction entre le but esthétique et la recherche de confrontation du tricot de rue.

En effet, Maille à Part est un collectif anarcho-féministe[x] actif dans la région de Montréal depuis mai 2011. Né d'une volonté d'implication dans les luttes sociales par l'intermédiaire du médium original qu'est la laine, la formation d'un groupe de « Yarn Bombing » s'est effectuée suite à un appel lancé dans la métropole. C'est le mouvement *Occupons Montréal* qui a vu leur premier projet d'art public en octobre de la même année, puis leur investissement politique a mené Maille à Part à se positionner durant la grève étudiante qui a ébranlé le Québec lors du printemps 2012[xi]. Reprenant le concept du « Stitch n'Bitch », le groupe a invité la population à prendre les aiguilles et à se rassembler sur une base hebdomadaire. Ces rendez-vous visaient la création d'une courtepoinette façonnée à partir de carrés rouges tricotés collectivement et permettaient de discuter, de créer, de partager et de

s'entraider. Un mouvement de solidarité s'est formé à la suite de ces réunions et ne cessait de s'agrandir, à l'image de cette courtepoinette que ce partage culturel et technique nourrissait un peu plus chaque semaine.

Tandis qu'il nous était possible de nous présenter à une de ces réunions pour n'y déposer qu'un carré rouge tricoté préalablement, nous pouvions également nous impliquer davantage dans des projets plus engagés. Ainsi, à l'occasion de la fête d'Halloween de 2012, un épouvantail en tricot rouge élevé devant l'édifice du Ministère de l'Éducation, du Loisir et des Sports de Montréal rappelait que le ralentissement du mouvement étudiant ne signifiait ni sa disparition, ni son affaiblissement. Installé à l'insu des forces de l'ordre, ce graffiti de laine à caractère politique est considéré comme un acte de « vandalisme[xii] », même s'il ne dégrade pas à proprement dit le mobilier urbain en l'abîmant ou en le détruisant d'une quelconque façon. Le tricot de rue, d'abord destiné à déranger la vision du citoyen, constitue du vandalisme lorsqu'il s'affiche dans la ville sans aucune permission accordée par les autorités responsables ou qu'il n'est pas mandaté par des pouvoirs publics. Or, il surprend et traduit son message avec délicatesse, douceur et couleur pour certains, ou il est considéré comme grossier et inapproprié pour d'autres. Quoi qu'on en dise, ce type de graffiti fait réfléchir, tout comme son homologue de peinture en vaporisateur.

Par ailleurs, le tricot graffiti peut être un art de revendications sociales, certes, mais également une expression esthétique à part entière. De plus, l'artiste du tricot de rue doit déterminer avec précision l'emplacement qui recevra son étoffe, puisque celui-ci est déterminant pour la réception de l'œuvre. Que l'espace public soit considéré comme beau ou laid, sécurisant ou non, il est toujours soigneusement choisi à l'avance. L'environnement urbain inspire l'artiste à modeler une œuvre textile selon son aspect. C'est par la modification de ce lieu et par ce changement décontenançant que les tricots graffiteurs exercent leur créativité et s'expriment au sein de la société. Enfin, l'œuvre se verra retirer par son auteur après une période déterminée, si elle ne l'a pas été auparavant.

Ceux chez qui l'intérêt aura été piqué pourront trouver de plus amples renseignements au sujet de ce mouvement dans divers livres, dont le *Yarn Bombing: The Art of Crochet and Knit Graffiti* de Mandy Moore et Leanne Prain sous les éditions Arsenal Pulp Press[xiii].

Comme quoi le tricot ne se limite plus à la traditionnelle écharpe et offre mille et une possibilités aux nouveaux adeptes!

[i] Aurélie Chagnon-Lafortune et Pascale Brunet, « Mercredi Tricot », dans *Facebook*, En ligne, 2012, < <https://www.facebook.com/events/223631744387260/> >. Consulté le 23 septembre 2013.

[ii] Stitch n'Bitch à Montréal, « Stitch n'Bitch à Montréal », dans *Facebook*, En ligne, 2013, < <https://www.facebook.com/snb.groupe.tricot.montreal> >. Consulté le 23 septembre 2013.

[iii] Knitta, « Knitta », dans *Facebook*, En ligne, 2013, < <https://www.facebook.com/knitta/info> >. Consulté le 23 septembre 2013.

[iv] Collectif France Tricot, « Qui est le CFT? », dans *Collectif France Tricot*, En ligne, 2012, < <http://c-f-t.net/qui-est-le-cft/> >. Consulté le 24 septembre 2013.

[v] Les Ville-Laines, « 1-800-Ville-Laines », dans *Les Ville-Laines*, En ligne, 18 août 2013, < <http://ville-laines.blogspot.ca> >. Consulté le 24 septembre 2013.

[vi] Marie Kirouac-Poirier, « Un collectif tricoté serré », dans *Montréal Campus*, En ligne, 1^{er} avril 2012, < <http://montrealcampus.ca/2012/04/un-collectif-tricote-serre/> >. Consulté le 24 septembre 2013.

[vii] Collectif France Tricot, «Le CFT participe au Dasein Projekt », dans *Collectif France Tricot*, En ligne, 2012, < <http://c-f-t.net/le-cft-participe-au-dasein-projekt/> >. Consulté le 25 septembre 2013.

[viii] Festival de théâtre de rue de Lachine, « Le Festival de théâtre de rue de Lachine dévoile sa programmation 2013 », dans *Festival de théâtre de rue de Lachine*, En ligne, 23 juillet 2013, < http://www.theatrederue.com/default.asp?psec=5&id_actu=29 >. Consulté le 25 septembre 2013.

[ix] Les Ville-Laines, *Les Ville-Laines*, En ligne, 2013, < <http://ville-laines.blogspot.ca> >. Consulté le 24 septembre 2013.

[x] Maille à Part, le collectif, entrevue réalisée par Megane Guillard en septembre 2013, dans le cadre de la revue *Ex_situ*, au Juliette & Chocolat, Montréal, 2 p.

[xi] Maille à Part, « les projets », dans *Maille à Part*, En ligne, 2012, < <http://maillagepart.blogspot.ca/p/les-projets.html> >. Consulté le 25 septembre 2013.

[xii] Myriam Lefebvre, « Des pirates » pure laine » », dans *Canoe.ca*, En ligne, 6 juillet 2011, < <http://fr.canoe.ca/artdevivre/styledevie/article1/2011/07/05/18377551-ca.html> >. Consulté 25 septembre 2013.

[xiii] Arsenal Pulp Press, « Yarn Bombing », dans *Arsenal Pulp Press*, En ligne, 2007, <<http://www.arsenalpulp.com/bookinfo.php?index=294>>. Consulté le 27 septembre 2013.

Publicités

Occasionnellement, certains de vos visiteurs verront une publicité ici.
Vous pouvez masquer complètement ces publicités via la mise à niveau vers l'un de nos plans payants.

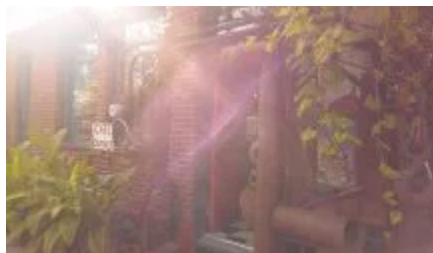
[METTRE À NIVEAU MAINTENANT](#)
[SUPPRIMER LE MESSAGE](#)

Partager

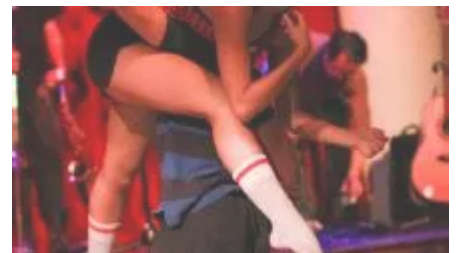


Sur le même thème

Appel de textes_no 22 : Nouvelle date de tombée
VEUILLEZ NOTER QUE LA DATE DE TOMBÉE DES TEXTES EST REPORTÉE AU MERCREDI 30 JANVIER 2013. (Pour plus d'information sur l'appel de Dans "Anciens communiqués"



Le café L'Écarté, l'œuvre vivante de l'artiste-sculpteur Serge Blais, dans le quartier des Faubourgs
Dans "Accueil"



Claudia Chan Tak -Le déploiement de la danse dans l'espace public et son essor
Dans "Entrevues | Portraits"

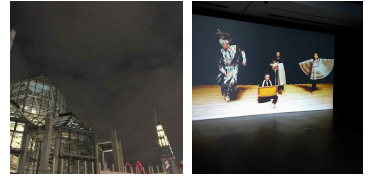
Cette entrée a été publiée dans 2013-2014. Bookmarquez ce permalien.*Modifier*

L'ART SONORE, PRÉSENTATION DE LA DÉMARCHE ET DES ŒUVRES DE L'ARTISTE ZIMOUN

EX_SITU SUR INSTAGRAM ET TWITTER

Recherche...

QUOI DE NEUF SUR
INSTAGRAM?



ABONNEZ-VOUS À
NOTRE INFOLETTRE!



SUIVEZ-NOUS!



FRAÎCHEMENT PUBLIÉS :

« Celle qui continue de
donner » : Un aperçu

poignant de la pratique
de Maria Hupfield à la
galerie de l'UQAM
Indice éternité II
Leonard Cohen : Une
brèche en toute chose
au MAC : vibrant
hommage du monde de
l'art à l'œuvre de Cohen

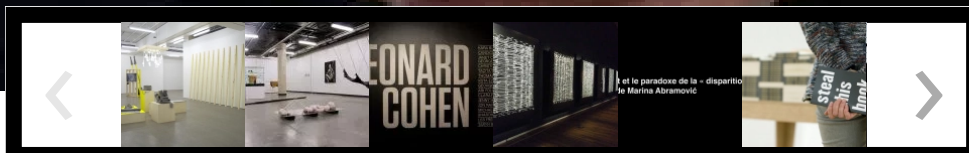
Abonné EX_SITU

VOUS SUIVEZ CE BLOG

Vous, et 909 autres
personnes formidables,
suivez ce blog. Gestion

Créez un site Web ou un blog gratuitement sur WordPress.com.





20 septembre 2013 par Revue Ex_situ

SAMUEL MATHIEU, LA GESTION DU PATRIMOINE RELIGIEUX DE MONTRÉAL, LA MUTATION D'UN TRÉSOR CULTUREL. LA RELECTURE DE MONTRÉAL.



Depuis la révolution tranquille, bien des changements se sont opérés dans le milieu du culte et de la religion catholique, plusieurs églises ont dû fermer leurs portes en raison du manque de pratiquants[i]. Ces bâtiments sont importants, même précieux pour les historiens de l'art, les architectes, les urbanistes et plus encore. Comment préserver ce patrimoine ? Que fait-on d'une église abandonnée ? La majorité du temps, les églises ferment dû aux faibles revenus qu'elle apporte ainsi qu'au coût élevé de l'entretien.

Il existe cependant une autre solution que la destruction du bâtiment : celle de la reconversion. Ainsi, certaines églises deviennent des bibliothèques, des restaurants et même des centres d'escalade. Plusieurs cas sont répertoriés au Québec, ces nouvelles perspectives urbaines en

ont intéressé plusieurs dont Samuel Mathieu, qui est présentement assistant de recherche et prochainement consultant culturel pour des dossiers touchants sur le patrimoine à la MRC des Pays-d'en-Haut.



Samuel Mathieu, spécialiste du patrimoine bâti, gestionnaire de projets et consultant culturel – Photo Crédits- PL2 studio

Après ses études de premier cycle en design d'intérieur et ses études supérieures en gestion de projets à l'Université de Montréal, Samuel Mathieu a entrepris en 2011 un doctorat en études urbaines à l'Université du Québec à Montréal. Ces études doctorales sont sous la direction et la supervision de Monsieur David B. Hanna, un spécialiste de la morphologie urbaine. Il réalise ses recherches sur le développement d'un modèle méthodologique de gestion du patrimoine religieux dans le contexte des quartiers péri-centraux de Montréal[ii]. Actuellement, membre étudiant à l'Institut du patrimoine de l'UQAM, où il siège au Conseil scientifique, Samuel Mathieu est également membre de l'ADUQ, de l'association en design urbain du Québec en plus d'être responsable des publications et responsable du concours littéraire 2014 pour l'événement, **Lire Montréal**.

Samuel Mathieu se concentre sur la reconversion de nombreux bâtiments à Montréal, mais s'intéresse également aux problématiques sociales envers ces bâtiments. Effectivement, la modification ou la reconstruction de ces lieux engendrent des enjeux supplémentaires toujours dans une vision artistique et culturelle. Il étudie présentement sur les agents influents autour de la protection de ces bâtiments et son impact social. Pour lui, il y a eu beaucoup d'investissements sur le patrimoine religieux dans le passé et l'urgence de trouver de nouvelles fonctions à l'heure actuelle démontre toute la phase de reconversion de ces bâtiments. Ce processus de transformation dans les anciens quartiers a engendré néanmoins de nombreux changements dans le paysage québécois.

Ces églises vides font partie du patrimoine culturel, n'ont plus l'identité de la paroisse, mais elles évoluent maintenant vers une nouvelle vocation que la pratique religieuse, vers une vocation touristique, communautaire et plus encore. D'ailleurs, nous pouvons retrouver une partie de ces bâtiments à l'aide d'une application du nom de **Mobi-Culte**, un projet duquel Samuel Mathieu a participé. En effet, il a été chargé de la mise à jour de l'Inventaire des lieux de culte du Québec en dressant une liste de bâtiments totalement ou partiellement recyclés. De plus, Samuel Mathieu a participé au travail d'équipe d'un nouvel outil mobile **Mobi-Culte**, en détaillant les informations supplémentaires ainsi que les nouvelles fonctions de bâtiments avec l'aide de consultants externes. L'application mobile, **Mobi-Culte**[iii], permet de découvrir plusieurs bâtiments architecturaux et religieux qui se trouvent alors plus proche de la position du visiteur. L'interface est simple, intuitive et accessible pour les ordinateurs ainsi que pour les téléphones intelligents.

Aperçu du site **Mobi-Culte**



Non seulement, Samuel Mathieu travaille sur l'étude de la reconversion des églises à Montréal, mais aussi sur la culture et le dynamisme artistique des différents quartiers de Montréal dont l'École Urbania^[iv], sur le projet **Imaginer Montréal**. Le magazine Urbania et l'UQAM collaborent ensemble pour réaliser une deuxième édition de l'École Urbania en produisant conjointement une publication hors-série intitulée **Imaginer Montréal** qui sera diffusée gratuitement dès le 3 octobre prochain.

Cette publication présentera les 100 idées créatives et réalistes proposant une vision constructive pour Montréal autour de dix grands secteurs d'activités en lien avec la vie municipale, soit le design, le développement économique, l'environnement et le développement durable, la gouvernance et la vie démocratique, l'habitation et l'urbanisme, les sports et loisirs, le tourisme, le transport, la vie communautaire et la vie culturelle.

Pour ce faire, dix étudiants de l'UQAM issus de différents horizons vous partagent leurs propositions pour imaginer Montréal mieux et autrement.



Imaginer Montréal par l'école Urbania

Imaginer Montréal sera distribué gratuitement en version papier à travers la ville dès le 3 octobre et sur notre site web. Il sera disponible en version PDF dans leur boutique. De plus, Imaginer Montréal s'inscrit dans la programmation de Mégaphone, une coproduction du Partenariat du Quartier des spectacles et l'Office national du film (ONF), et une création de Moment Factory. Installation interactive suscitant une réflexion sur la réconciliation entre l'individu et le collectif, Mégaphone permet aux

citoyens de prendre publiquement la parole le long de la promenade des Artistes, face au pavillon Président-Kennedy de l'UQAM et de retranscrire leurs mots par un dispositif de projection sur la façade du pavillon. Mégaphone est présenté du 5 septembre au 4 novembre 2013[v].

Dans le même ordre d'idée, Samuel Mathieu a également été commissaire de Mathieu Baril, artiste en art visuels, dans le cadre de **Lire Montréal** qui est un événement ponctuel d'une durée de deux jours qui présente une variété d'activités explorant l'imaginaire d'un quartier montréalais. Cet événement permet de « lire » un quartier en le révélant à travers un éventail de « lectures » (visites, expositions, ateliers, rencontres) et de médiums (photographie, littérature, cinéma, installations, etc.). Il permet aussi de mettre en valeur des lieux significatifs du quartier, dont des places publiques, des monuments, des lieux de rassemblement locaux et plus, encore. L'équipe met aussi de l'avant des lieux de diffusion et de création artistique déjà existants dans le secteur comme des petits théâtres, des galeries d'art, des ateliers, etc. Le projet comporte également un volet communautaire et social, car il favorise les rencontres interculturelles et interdisciplinaires en plus de faire découvrir les ressources de tout le quartier.

L'implication social et communautaire fait partie des intérêts de M. Mathieu car il fut également le directeur général de l'organisme **L'Espace Relatif**, avec Émilie de la Durantaye, autrefois situé dans le quartier Rosemont, L'Espace Relatif était un pas vers l'intégration sociale par les arts et la création d'événements. Les arts étaient le moteur d'une cohésion sociale auprès des personnes «à risque», des artistes de la relève et/ou professionnels et du milieu social populaire.

Samuel Mathieu est à la fois coordonnateur du colloque organisé par la Faculté des arts de l'UQAM sous la direction de Madame Louise Poissant, doyenne sur les 50 ans de la Place des arts, gestionnaire de projet, consultant en patrimoine culturel bâti, chargé de cours à l'UQAM. Monsieur Mathieu conseille également aux étudiants, désireux de travailler

dans le milieu culturel, de s'impliquer socialement et prendre conscience de ce qui se passe dans leur quartier ou dans leur ville. L'étudiant se doit d'être aussi attentif aux besoins et aux opportunités qui s'offrent à lui, car toute implication peut vous faire connaître des gens importants du milieu qui apprennent à vous connaître. Il a constaté également que les études doctorales sont différentes du reste de la formation universitaire. Ainsi, pour lui, le doctorat permet de faire un grand pas dans la vie professionnelle et de s'entourer de professionnels du milieu[vi].

La plupart des projets ou des implications dans lesquels **Samuel Mathieu** s'investit ne se concentrent pas seulement au sein d'une seule communauté. Il explore à la fois la culture, l'aspect artistique, l'urbanisme, et plus encore. La diversité et la polyvalence de Samuel Mathieu démontre que le milieu culturel se présente sous plusieurs formes qui sont encore des sphères à explorer et à considérer.

Article écrit par : Johanne Marchand, septembre 2013

[i]

[i] Pierre Vallée, *L'Église catholique du Québec – Un patrimoine en danger*, section Éthique et religion, *Le Devoir*, 7 avril 2007, p.2

[ii]

[ii] Samuel Mathieu, « Les impacts du pluralisme religieux sur le cadre bâti en milieu urbain : Le cas de Montréal » : *Site Observatoire des religions*, Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Montréal (CRCS, CRC-IPG), Mars 2012, p.1

[iii]

[iii] Pour télécharger l'application: <http://mobiculte.ca/>

[v] L'école Urbania, Urbania section Imaginer Montréal, <http://urbania.ca/canaux/ImaginerMTL/4284/le-temps-est-venu-de->

reimaginer-montreal

[vi]

[vi][vi] Entrevue avec Samuel Mathieu, Johanne Marchand, juin 2013, Café design, UQAM enregistrement Mp3, 54min.

Site officiel : <http://liremontreal.ca/>,

Voir le site web : <http://urbaniana.ca/canaux>

Articles de Samuel Mathieu :

Samuel Mathieu, « Les impacts du pluralisme religieux sur le cadre bâti en milieu urbain : Le cas de Montréal » : *Site Observatoire des religions*, Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Montréal (CRCS, CRC-IPG), Mars 2012, 19 pages.

<http://www.observatoiredesreligions.ca>

Publicités

Occasionnellement, certains de vos visiteurs verront une publicité ici.
Vous pouvez masquer complètement ces publicités via la mise à niveau vers l'un de nos plans payants.

METTRE À NIVEAU MAINTENANT

SUPPRIMER LE MESSAGE

Partager



Sur le même thème

Le Bureau d'art public de la Ville de Montréal
Élysa Lachapelle Le paysage montréalais est parsemé d'œuvres d'art public que la plupart d'entre nous ne remarquent probablement plus, Dans "Numéro 17"



Condos d'aujourd'hui, patrimoine de demain?
Dans "2013-2014"



Mathieu Grenier : quand le support devient l'œuvre
Dans "2014-2015"

Cette entrée a été publiée dans Entrevues | Portraits. Bookmarquez ce permalien.*Modifier*

CONDOS D'AUJOURD'HUI, PATRIMOINE DE DEMAIN?

COMPTE RENDU CRITIQUE DE L'EXPO STINGEL – RUDOLF STINGEL S'EMPRE DU PALAZZO GRASSI

Recherche...

QUOI DE NEUF SUR INSTAGRAM?



ABONNEZ-VOUS À NOTRE INFOLETTRE!



SUIVEZ-NOUS!



FRAÎCHEMENT PUBLIÉS :

« Celle qui continue de donner » : Un aperçu poignant de la pratique de Maria Hupfield à la galerie de l'UQAM
Indice éternité II
Leonard Cohen : Une brèche en toute chose au MAC : vibrant hommage du monde de l'art à l'œuvre de Cohen

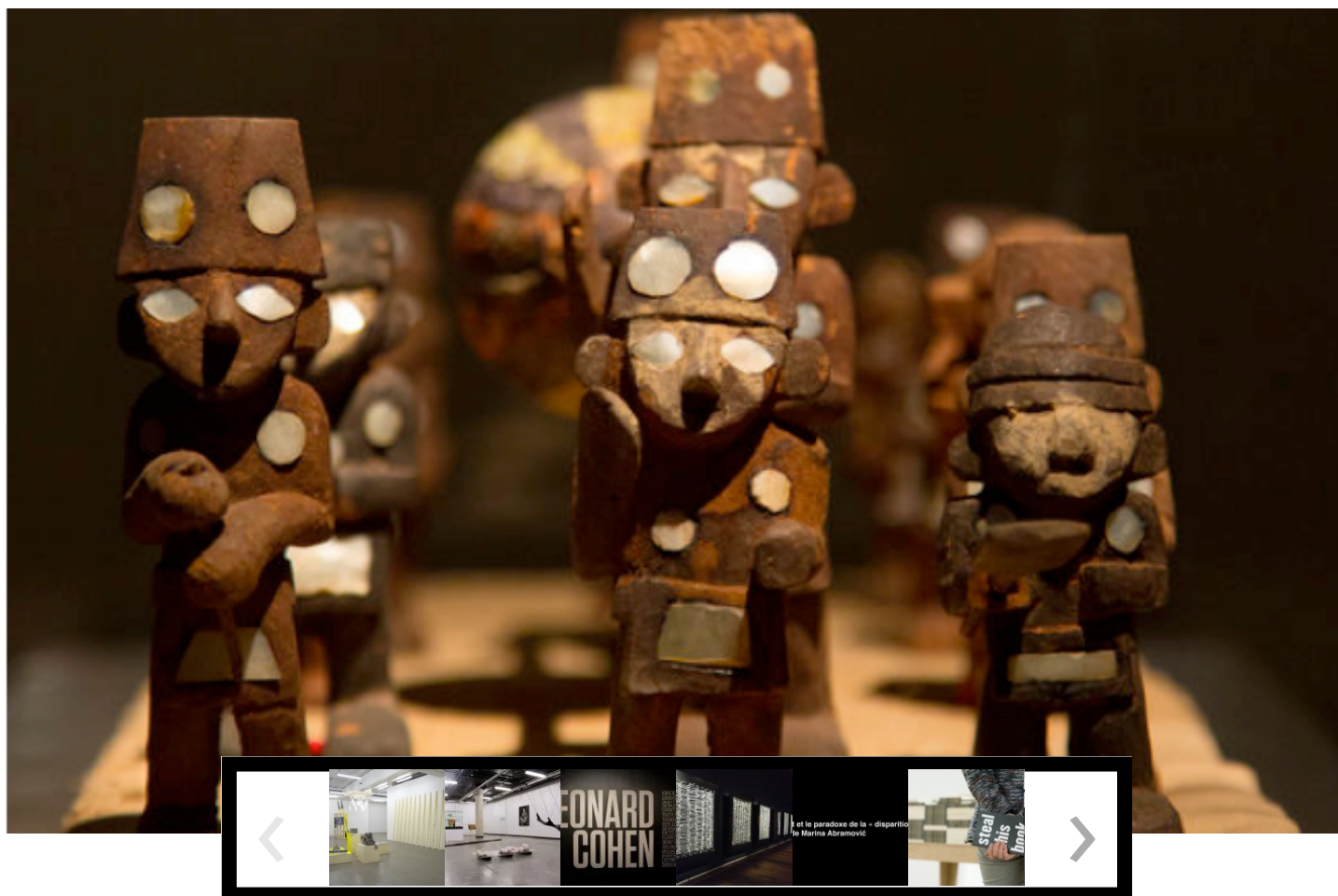
Abonné EX_SITU

VOUS SUIVEZ CE BLOG

Vous, et 909 autres personnes formidables, suivez ce blog. Gestion

Créez un site Web ou un blog gratuitement sur WordPress.com.





13 mai 2013 par Revue Ex_situ

LANGAGES MOBILES 3 000 ANS D'HISTOIRES, LE TEMPS D'UNE ESTHÉTIQUE

Réflexions sur le message de l'exposition en dialogue avec l'identité de l'institution



Objet chimú, statuettes en procession portant une calebasse géante. © Christine Drouin

[02/13] 3000 ans d'histoire, le temps d'une esthétique

Comment se délecter devant une sculpture représentant une scène sexuelle entre une femme et un squelette ou devant un modèle réduit de personnages en procession transportant une calebasse géante? Le visiteur restera surpris devant ce spectaculaire défilé de 350 artefacts témoins d'un foisonnement culturel rythmé par les aléas migratoires de plusieurs empires. Mochicas, Chimús, Lambayeques, Incas, Castellans sont tous des peuples qui ont forgé l'histoire matérielle d'un territoire géographique connu comme le Pérou et c'est celle-ci qui est répertoriée dans l'exposition Pérou : royaumes du Soleil et de la Lune présentée jusqu'au 16 juin 2013 au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM). D'emblée, on salue le travail de ce dernier dans la production et l'éventuelle mise en tournée de cette exposition qui a nécessité la collaboration d'une cinquantaine d'institutions publiques et privées pour rassembler, documenter et diffuser ces trésors. Toutefois, l'objectif de cette exposition reste à notre

sens superficiel : une muséologie d'objets, typique à l'institution de beaux-arts, qui laisse le regard du visiteur au degré de l'enchantement exotique, perdant l'opportunité de comprendre une science du monde complexe et avertie.

Se lisant comme les chapitres d'une histoire fantastique, les différentes salles de l'exposition débutent avec ce qui est présenté comme la naissance d'un imaginaire cosmogonique. Dans le premier, ce sont les mythes déchiffrés dans les artefacts qui sont décrits d'une façon univoque par des panneaux introductifs pour chacune des salles. Dualité entre vie et mort, entre jour et nuit, entre bien et mal, ou manifestations des pratiques de sacrifices, sont des exemples organisationnels davantage thématiques que chronologiques confondant différentes cultures de différentes époques sous ces aspects symboliques. Le chapitre de cet hypertexte de « l'avant » colonial est fermé par une salle-vidéo montrant des paysages et des merveilles, aménagée comme une bibliothèque foisonnante de tout ce qui reste de poterie à interpréter.

Franchissant le pas vers un univers de plus en plus référentiel pour le visiteur montréalais, ce dernier découvre ensuite un corpus d'oeuvres appartenant à l'histoire classique de l'art teintée d'une forte hybridité symbolique : c'est l'histoire des siècles de colonisation des Incas par les Espagnols. Ce corpus iconographique contient toute une histoire conjoncturelle de l'imaginaire andin qui mériterait plus de pistes de lecture. En effet, si l'influence espagnole dans l'École de Cuzco est mentionnée, il y a mécompréhension que des peintres péruviens comme Marcos Zapata recevaient un enseignement de maîtres européens comme Bernardo Bitti sur le sol d'une vice-royauté en effervescence interactive et qu'ils diffusaient une image puissante de ce nouveau culte mi-catholique mi-inca. Les objets de l'exposition sont les témoins idéals de ce phénomène de contact lui-même au service du développement humain. C'est le dernier chapitre qui concilie le plus une évolution des genres picturaux à la manière d'un musée des beaux-arts de tradition occidentale. Les mouvements artistiques du XXe siècle inspirés des réalités rurales y sont présentés, ravivant ainsi un passé bucolique et romantique vers une

affirmation identitaire et nationaliste. L'indigénisme dont il est question aurait permis aux communautés d'affirmer leur identité autochtone par un art représentatif de toutes les classes et spécificités de la société péruvienne. Ce courant, comme analogue aux peintures costumbristes ou expressionnistes se développant alors en Europe, entretient un lien de fraternité avec l'évolution picturale de ce continent.

Modeler les repères esthétiques

Tout ce cheminement donc, ce parcours linéaire dont l'horizon est tracé par les signifiants de l'Occident, entraîne-t-il vers l'objectif d'élever au rang d'objets d'art les objets des cultures péruviennes occidentalisées? Certes, le langage de l'espace mise sur une appréciation des plus esthétiques. En effet, le premier chapitre mythique nous installe, par le moyen d'un éclairage pointé sur les œuvres dans une ambiance à la fois intime et obscure, intrigante et théâtrale. Les socles à hauteur d'humain sont disposés en cercles cérémoniels autour desquels il est toujours possible de se déplacer afin d'apprécier la totalité des facettes de l'oeuvre. Protégé par une vitrine de plexiglas, chaque objet est identifié par un cartel révélant un titre descriptif et bref, une énumération des matériaux, l'association à sa culture et l'ère de celle-ci et l'institution de laquelle l'objet provient. Parfois, dans un ratio d'environ 1/8, un cartel allongé est placé en retrait des objets, faisant le pont entre le panneau introductif et les éléments formels évoquant ainsi une certaine matérialité des symboles.(...)

Voir l'intégralité de l'article :Dossier muséographique : langages mobiles 3000 ans d'histoire, le temps d'une esthétique*

Texte : Réflexions sur le message de l'exposition en dialogue avec l'identité de l'institution par Gabrielle Larocque, candidate M.A. Muséologie, UQAM

Écrit par Gabrielle Larocque

Publicités

Occasionnellement, certains de vos visiteurs verront une publicité ici.
 Vous pouvez masquer complètement ces publicités via la mise à niveau vers l'un de nos plans payants.

[METTRE À NIVEAU MAINTENANT](#)
[SUPPRIMER LE MESSAGE](#)

Partager



Sur le même thème



Elles autochtones : Quand le Musée des beaux-arts donne une place aux femmes artistes autochtones
 Dans "2017-2018"



« Celle qui continue de donner » : Un aperçu poignant de la pratique de Maria Hupfield à la galerie de l'UQAM
 Dans "2017-2018"



Exposition à voir: Croquis 45- à l'Économusée du fier monde jusqu'au 25 août 2013
 Dans "Anciens communiqués"

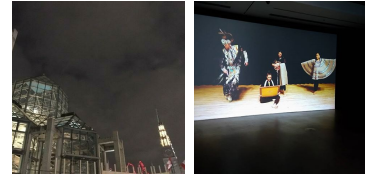
Cette entrée a été publiée dans 2012-2013. Bookmarquez ce permalien. [Modifier](#)

EX_SITU 22 EST EN LIGNE!

VERNISSAGE ET LANCEMENT DE LA PUBLICATION- COMLOT X : DÉGÂT – CONSTAT DE DÉCÈS- 17 MAI DÈS 18H00 –

Recherche...

QUOI DE NEUF SUR
INSTAGRAM?



ABONNEZ-VOUS À
NOTRE INFOLETTRE!



SUIVEZ-NOUS!



FRAÎCHEMENT PUBLIÉS :

« Celle qui continue de
donner » : Un aperçu

poignant de la pratique
de Maria Hupfield à la
galerie de l'UQAM
Indice éternité II
Leonard Cohen : Une
brèche en toute chose
au MAC : vibrant
hommage du monde de
l'art à l'œuvre de Cohen

Abonné EX_SITU

VOUS SUIVEZ CE BLOG

Vous, et 909 autres
personnes formidables,
suivez ce blog. Gestion

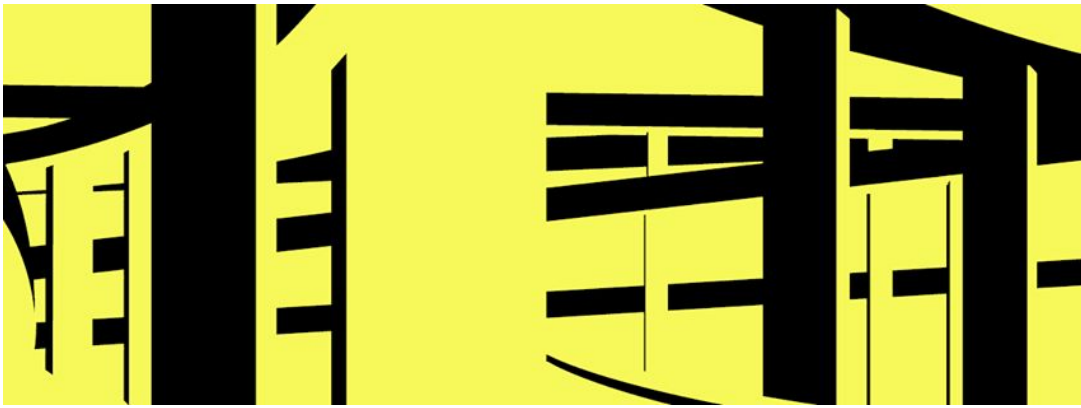
Créez un site Web ou un blog gratuitement sur WordPress.com.





26 juin 2013 par Revue Ex_situ

CHARLOTTE HORNY ET MARIA LUISA ROMANO – RÉALISER LE PORTRAIT D'UN QUARTIER AVEC L'ÉVÈNEMENT, LIRE MONTRÉAL, UN PROJET AUTONOME



« Les notions de « semaine » et de 9 à 5 sont très variables pour les travailleurs autonomes dont le nombre a presque doublé en 30 ans au Québec. Près de 550 000 Québécois aujourd'hui seraient leur propre patron. »[i] Cette déclaration provient de Mario Jodoin, chroniqueur de l'Institut de recherche et d'informations socio-économiques, qui estime que, de plus en plus, les gens de la relève gèrent eux-mêmes leur horaire, en se dotant d'outils de production et en établissant une méthode de travail adaptée.

Vue sous cet angle, la vie de travailleur autonome semble tout à fait fabuleuse, mais qui dit travailleur autonome dit également être persévérant, avoir de l'entregent et être très travaillant. Les postes dans le domaine culturel sont souvent des contrats ou des collaborations à court ou à moyen terme, ce qui peut être un élément dissuasif pour certain, mais qui pour d'autres signifie une absence de routine[ii].

En effet, pour deux travailleuses culturelles, Charlotte Horny et Maria Luisa Romano, cofondatrice et coordinatrice, avec Olivier Légaré de l'évènement, **Lire Montréal**, lorsqu'une personne choisit de travailler à contrats, elle doit se montrer flexible, aimer les défis et être disciplinée. Charlotte Horny, urbaniste, est une travailleuse autonome qui remplit notamment des mandats pour l'Office de consultation publique de Montréal.[iii] Son horaire lui a permis de réaliser le projet, **Lire Montréal** avec Olivier Légaré, également urbaniste de profession, et Maria Luisa Romano, chargée de projet à l'Écomusée du fier monde[iv] et muséologue de formation. Tous les trois sont heureux de pouvoir contribuer à l'épanouissement et au

dynamisme de la Ville grâce à **Lire Montréal**, qui est une rencontre de, à la fois de leurs intérêts personnels et de leurs vocations professionnelles.



Logo- Design-Audrey Wells

Lire Montréal est un évènement ponctuel d'une fin de semaine qui présente une variété d'activités explorant l'imaginaire d'un quartier montréalais. Cet évènement permet de « lire » un quartier, de le révéler à travers un éventail de « lectures » (visites, expositions, ateliers, rencontres) et de médiums (photographie, littérature, cinéma, installations, etc.) Il permet aussi de mettre en valeur des lieux significatifs du quartier, dont les places publiques, les monuments, les lieux de rassemblement locaux et plus, encore. L'équipe met aussi de l'avant des lieux de diffusion et de création artistique déjà existantes dans le secteur comme des petits théâtres, des galeries d'art, des ateliers, etc. Le projet comporte également un volet communautaire et social, car il favorise les rencontres interculturelles et interdisciplinaires en plus de faire découvrir certaines ressources du quartier.



Parcours de l'Association de design urbain du Québec (ADUQ), événement Lire Montréal, édition 2013, quartier Saint-Henri- crédit Vivien Gaumand.

De plus, l'équipe de Lire Montréal s'engage à accompagner les participants dans la réalisation de leur activité, qui implique des rencontres préalables, un suivi et des démarches administratives. Les avantages à participer au projet sont nombreux, entre autres, l'équipe offre une visibilité aux participants ainsi que la possibilité d'élargir leur public et leur réseau. C'est aussi l'occasion de faire des rencontres et d'échanger avec des personnes qui partagent un intérêt pour les quartiers de Montréal, l'histoire culturelle et le potentiel créateur.[i] Il est vrai que l'évènement dure seulement une fin de semaine, mais ces deux jours sont riches en activités, à la fois gratuites, accessibles et s'adressant à un large public.

« Le principal défi d'un tel projet est qu'il faut se renouveler de A à Z à chaque fois, car on change de quartier, mais d'une année à l'autre on apprend de nos erreurs et cela nous a permis de développer un esprit organisationnel et d'effectuer un travail de terrain. [ii]»

Ainsi, les deux organisatrices conseillent fortement aux étudiants de participer à des appels à créations et à des activités culturelles qui

permettent de développer des compétences pratiques, professionnelles et de faire de nouvelles rencontres. On peut dire que Charlotte Horny et Maria Luisa Romano ont su développer une manifestation culturelle ancrée, non pas dans une seule communauté, mais dans plusieurs. La diversité et la polyvalence du milieu culturel n'ont jamais été si bien démontrées avec cet évènement. Unique en son genre.

Prochaine édition fin mai 2014 – Pour participer au projet veuillez-vous informer auprès de l'équipe de Lire Montréal : lire.montreal@gmail.com

Surveillez les prochains appels à projets.

Site officiel : <http://liremontreal.ca/>



Performance Impérial Plancton, évènement Lire Montréal, édition 2013, quartier Saint-Henri – crédit : Vivien Gaumand

Liens médias :

ET SI LES MURS POUVAIENT PARLER..., *Le Devoir*, par Jérôme Delgado, vendredi 27 avril 2012 : <http://www.ledevoir.com/culture/actualites->

culturelles/348526/et-si-les-murs-pouvaient-parler

DES MOTS SUR UN PLATEAU

Le Devoir, par Jérôme Delgado, vendredi 29 avril 2011 :

<http://www.ledevoir.com/culture/arts-visuels/322133/des-mots-sur-un-plateau>

MISE EN LECTURE

Voir, par Mélissa Proulx, 19 août 2010 :

<http://voir.ca/voir-la-vie/art-de-vivre/2010/08/19/lire-montreal-mise-en-lecture/>

Article écrit par : Johanne Marchand, juin 2013

[i] Charlotte Horny et Maria Luisa Romano, entrevue avec Johanne Marchand, 13 mai 2013, Projet Lire Montréal, dossier écrit, p.6

[ii] Ibid.

[i] Le guide des travailleurs autonomes

[ii] Mario Jodoin, « Qu'est-ce que le travail autonome », Blogue IRIS, Institut de recherche et d'information socio-économiques, Site web. Consulté le 21 mai 2013 : « <http://www.iris-recherche.qc.ca/blogue/quest-ce-que-le-travail-autonome.> »

[iii] Office de consultation publique de Montréal : site web officiel :<http://www.ocpm.qc.ca/>

[iv] Écomusée de fier monde : site web officiel : <http://ecomusee.qc.ca/>

Publicités

Occasionnellement, certains de vos visiteurs verront une publicité ici.

Vous pouvez masquer complètement ces publicités via la mise à niveau vers l'un de nos plans payants.

[METTRE À NIVEAU MAINTENANT](#)
[SUPPRIMER LE MESSAGE](#)

Partager



Sur le même thème



Marie-Claude Marquis : portrait d'artiste

Dans "Accueil"



Appel de textes

Dans "Anciens communiqués"



Une brève rencontre avec les professionnels du domaine culturel et artistique, comment partager sa passion!

Dans "Entrevues | Portraits"

Cette entrée a été publiée dans Entrevues | Portraits. Bookmarquez ce permalien. [Modifier](#)

DEVENIR COMISSAIRE D'EXPOSITIONS-
CURATEUR LE PLUS JEUNE MÉTIER DU
MONDE PAR EMMANUELLE LEQUEUX

PORTFOLIO D'ARTISTES:CASSANDRE
BOUCHER, CRÉATRICE DE LA PAGE
COUVERTURE : L'ÉCLATEMENT DE
LA MATIÈRE

Recherche...

QUOI DE NEUF SUR
INSTAGRAM?



ABONNEZ-VOUS À
NOTRE INFOLETTRE!



SUIVEZ-NOUS!



FRAÎCHEMENT PUBLIÉS :

« Celle qui continue de
donner » : Un aperçu

poignant de la pratique
de Maria Hupfield à la
galerie de l'UQAM
Indice éternité II
Leonard Cohen : Une
brèche en toute chose
au MAC : vibrant
hommage du monde de
l'art à l'œuvre de Cohen

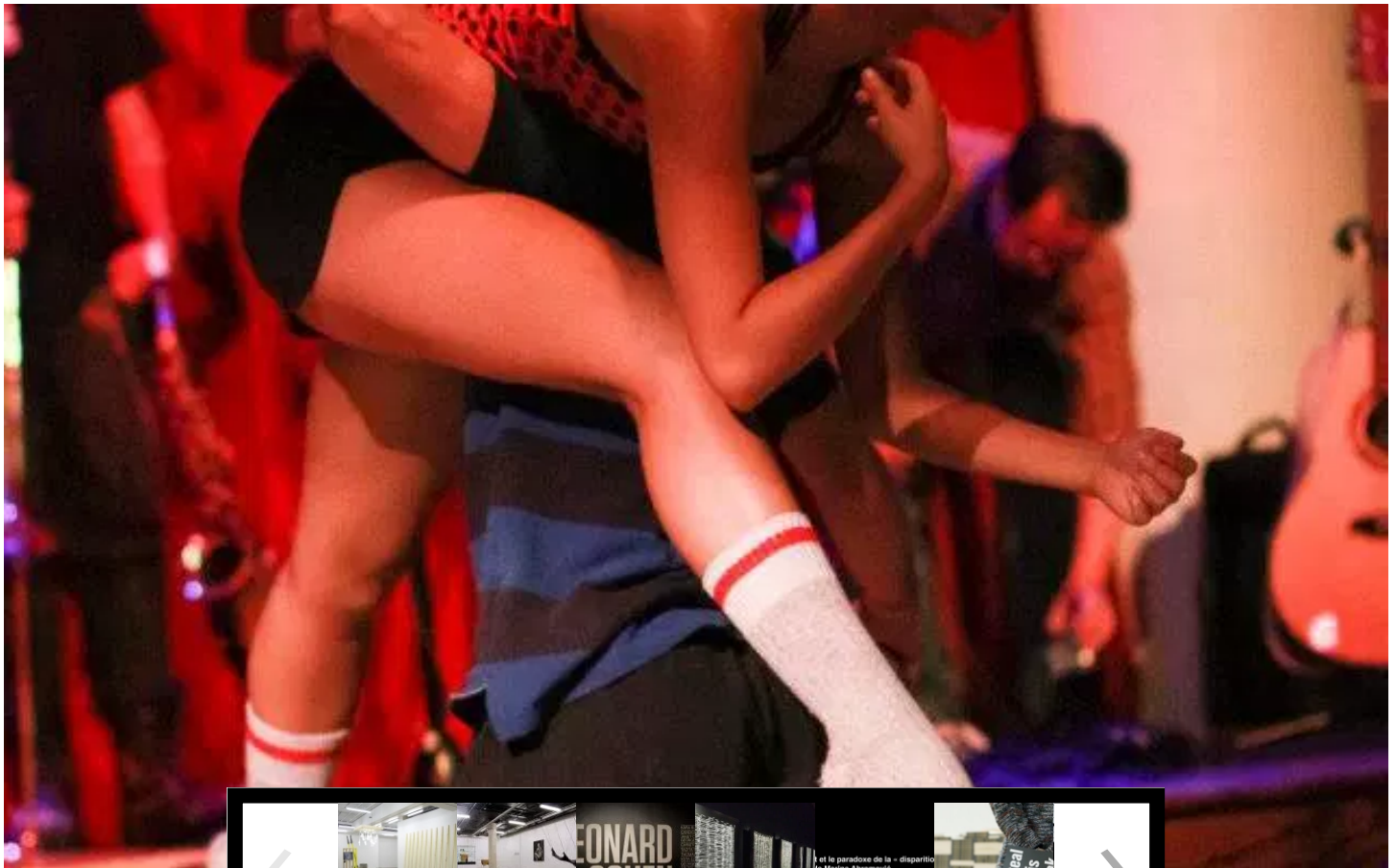
Abonné EX_SITU

VOUS SUIVEZ CE BLOG

Vous, et 909 autres
personnes formidables,
suivez ce blog. Gestion

Créez un site Web ou un blog gratuitement sur WordPress.com.





11 septembre 2013 par Revue Ex_situ

CLAUDIA CHAN TAK -LE DÉPLOIEMENT DE LA DANSE DANS L'ESPACE PUBLIC ET SON ESSOR



Fiche technique : Performance au Marché d'Art vivant 2013 au Marché Saint-Jacques février 2013, La Buvette des carnivores avec Claudia Chan Tak-Photo :Lepetitrusse

« L'art peut être accessible et apprécié par Monsieur et Madame tout le monde, même s'il s'agit de danse contemporaine, car celle-ci peut prendre plusieurs formes. » déclare Claudia Chan Tak. Celle-ci performe et participe à divers projets qui explorent la danse et la performance in situ parfois complètement éclatée. C'est dans cet esprit d'éclatement dont je me suis entretenue avec la directrice de la programmation artistique du Café-Bistro aRRêt dE bUS. Cette dernière n'est pas seulement responsable de la programmation, mais elle est aussi une artiste pluridisciplinaire, une chorégraphe, une vidéaste, une danseuse-interprète, une graphiste et plus encore. Depuis ses études en inter médias et en cyber arts à l'Université de Concordia, Claudia Chan Tak s'intéresse à plusieurs projets sur la scène artistique actuelle, plus particulièrement à ceux fusionnant le théâtre, la performance et la danse. Pour cette danseuse, il faut avoir du plaisir à faire ce métier, avoir envie que les gens aient eux même du plaisir en regardant le spectacle quitte à rire des interprètes. Lors de ses collaborations, Chan

Tak remarque que les gens et le milieu de la danse se prennent parfois beaucoup trop au sérieux. Elle déclare même:

« [...] il faut parfois faire des choses qui n'ont aucun sens, juste pour le plaisir et rire de soi-même comme ça les gens, qui ne sont pas familiarisés avec la danse se sentent plus à l'aise.»

Par exemple, lors d'une de ses performances, dont celle de *Cavalia* au Salon d'art performance royale (2011), où les gens étaient invités à jouer avec des licornes et à interagir avec l'interprète. Une relation de proximité qui est importante dans le processus de démocratisation de l'art pour cette artiste, qui mentionne : «Il faut aller chercher les gens, les trouver dans un lieu qui leur soit familier ou quotidien, car l'impact du public sur ce que tu fais est magique et parfois indescriptible.» D'ailleurs, le public eu droit à l'une des performances du groupe *La Buvette des carnivores*, un événement mêlant de la danse et de la performance. En février 2013, le public eut droit au Marché d'art vivant au Marché Saint-Jacques dans le quartier des Faubourgs. L'œuvre s'inspirait des quatre besoins vitaux de l'être humain, afin de rendre compte d'une des fonctions principales du lieu, se nourrir. *La Buvette des carnivores* reprit à divers endroits publics, à différents moments et formats. On peut dire que Chan Tak s'amuse et interagit avec son audience. La reconnaissance du public est très importante pour elle et pour y parvenir, elle collabore à plusieurs projets fusionnant la danse et les arts de la scène effectués dans des lieux publics ou insolites. En effet, l'emplacement des spectacles influence grandement cette facette de l'art, car l'individu n'est pas toujours intéressé à voir un spectacle de danse contemporaine dans une salle située par exemple à la Place des Arts. Cette situation expliquerait la progression des bars-galleries ou des lieux de diffusions alternatifs comme le mentionne, l'auteure, Karolane Ratelle:

«Les bars, restaurants et cafés qui exposent des œuvres d'art pour les vendre ou qui organisent des expositions sont peu abordés par les théoriciens, car ils ne sont pas intégrés au champ de l'art. [...]Par conséquent, tous les endroits qui n'ont pas cette mission première, dont

ceux liés à la restauration, sont automatiquement exclus et leur apport non considéré.ii»

La non-considération de ces lieux de deuxième vocation artistique est en train de changer grâce à au besoin de rendre la culture accessible. De plus, la démocratisation de l'art actuel se fait de manière lente, mais progressive. Chan Tak reste optimiste face à l'avenir de la danse, car dans celle-ci peut se joindre à n'importe quel autre discipline artistique. Il va sans dire que la passion et la curiosité de Claudia Chan Tak pour les arts se déploient à même la programmation du Café-Bistro Arrêt de Bus. Celle-ci présente des évènements performatifs et des spectacles variées réunissant: le cirque, la danse, la performance, la poésie, le théâtre, la vidéo et la musique acoustique. Le café-Bistro se transforme ainsi en un lieu de diffusion artistique total. Ces soirées culturelles permettent aux artistes de se faire connaître dans le milieu en présentant leur travail devant un public dans un décor particulier et inspirant. On peut dire que cet établissement désire avant tout à contribuer à l'accessibilité de tous aux arts et à la culture dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve et qui offre un lieu de création et une vitrine unique aux artistes.

La programmeuse-artistique Chan Tak est aussi une artiste-entrepreneure, qui travaille beaucoup sur des projets de son entourage, pour elle, le réseautage et les contacts sont importants dans le milieu artistique. Il faut également être polyvalent et ne pas avoir peur de relever des défis. À cet effet, la chroniqueuse, Catherine Viau a déclaré que si les artistes étaient tous comme cette chorégraphe, ceci aurait un poids dans la balance pour l'attribution des subventions gouvernementales pour la culture auprès du gouvernement conservateur: : « Si les artistes étaient côtés en bourses, j'achèterais des parts de Chan Tak demain matin... Vous pouvez déjà admirer son esprit créateur et entrepreneur en visitant son site web.v»

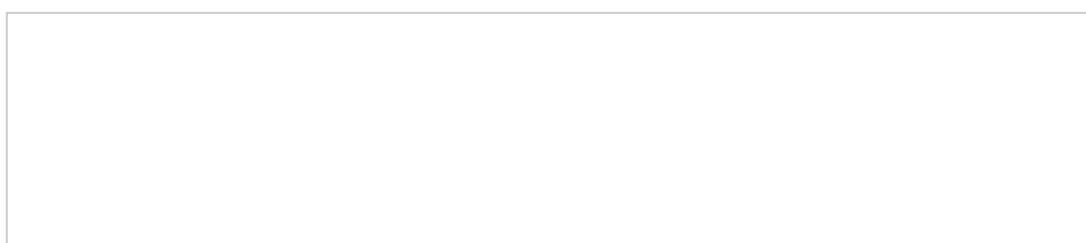




Photo: courtoisie de Claudia Chan Tak, Crédits: Body Slam

Actuellement, Claudia Chan Tak poursuit son parcours académique à la maîtrise en création chorégraphique à l'UQAM et participe à de nombreux projets pour des organismes artistiques et culturels comme *Body Slam*.

Elle prépare également une série de spectacles pour la saison estivale dont le spectacle, **Attirance entremêlée**, comprenant de la danse, de la musique, de la poésie, des histoires vécues et des défis avec la productrice et chorégraphe Stéphanie Morin-Robert présentée le 24 mai à 20h00, ainsi que le programme double **Controverse** comprenant: *Freaky word*, un spectacle mélangeant le chant et les arts visuels ainsi que *Petite*, présentant du théâtre et de la danse.

Surveillez la programmation du café bistro au : <http://www.arretdebus-progartistique.yolasite.com/>

Spectacles:

Attirance entremêlée

vendredi 24 mai à 20h00, billets: 12\$ en prévente et 15\$ à la porte

Programme double: Controverse: Freaky Word/Petite

Vendredi 31 mai à 19h30, billets: 15\$

Au Café-Bistro aRRêt dE bUS , 4731 Ste Catherine E, Montréal, QC H1V 1Z3,
Métro

Article écrit par : Johanne Marchand, septembre 2013

i Claudia Chan Tak, entrevue avec Johanne Marchand, 28 mars 2013, au bistro, Arrêt de bus, Montréal, 2013. Durée 1h34min, format MP3

ii Ibid.

iii Karolane Ratelle, «Les galeries hors-circuits», revue *Ex_situ*, no_22, avril 2013, UQAM, Montréal p.34

iv Catherine Viau, «Claudia Chan Tak», citation site web, consulté le 17 avril 2013: «www.claudiachantak.yolasite.com».

Informations et détails :

Site officiel de Claudia Chan Tak : <http://www.claudiachantak.yolasite.com>

Contact pour soumettre des dossiers :
arretdebus.prog.artistique@gmail.com

Site web de Body Slam : <http://www.bodyslamjam.com/>

Articles et compte-rendu de ses spectacles:

<http://www.danscussions.com/2012/04/la-recette-du-bonheur-critique-la.html>

<http://artichautmag.com/tag/claudia-chan-tak/>

Vidéos:

Entrevue pour Arrêt de bus : <http://vimeo.com/63713568>

Buvette des carnivores : performance au Marché Saint-Jacques 2013:
<http://vimeo.com/60794329>

Publicités

Occasionnellement, certains de vos visiteurs verront une publicité ici.
Vous pouvez masquer complètement ces publicités via la mise à niveau vers l'un de nos plans payants.

METTRE À NIVEAU MAINTENANT

SUPPRIMER LE MESSAGE

Partager



Sur le même thème



Le body art et le paradoxe de la « disparition de soi » : l'exemple de Marina Abramović
Dans "Accueil"



« Celle qui continue de donner » :
Un aperçu poignant de la pratique de Maria Hupfield à la galerie de l'UQAM
Dans "2017-2018"



Les esprits de l'Amazonie au Musée Pointe-à-Callière, une expérience éphémère et envoûtante
Dans "2017-2018"

Cette entrée a été publiée dans Entrevues | Portraits. Bookmarquez ce permalien.[Modifier](#)

SAVOIR VALORISER LA RELÈVE,
DÉCOUVERTE DE L'ARTISTE SIMON
MORIN-PLANTE.
L'ARTISTE ENTREPRENEUR

CONDOS D'AUJOURD'HUI, PATRIMOINE
DE DEMAIN?

Recherche...

QUOI DE NEUF SUR
INSTAGRAM?



ABONNEZ-VOUS À
NOTRE INFOLETTRE!



SUIVEZ-NOUS!



FRAÎCHEMENT PUBLIÉS :

« Celle qui continue de donner » : Un aperçu poignant de la pratique de Maria Hupfield à la galerie de l'UQAM
Indice éternité II
Leonard Cohen : Une brèche en toute chose
au MAC : vibrant hommage du monde de l'art à l'œuvre de Cohen

Abonné EX_SITU

VOUS SUIVEZ CE BLOG

Vous, et 909 autres
personnes formidables,
suivez ce blog. Gestion

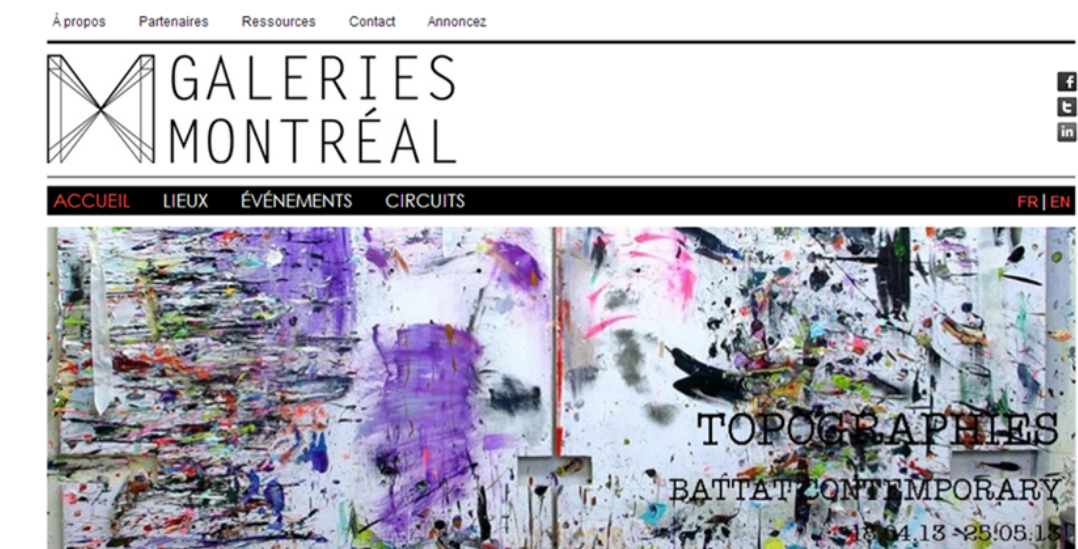
Créez un site Web ou un blog gratuitement sur WordPress.com.





16 mai 2013 par Revue Ex_situ

MÉLODIE HÉBERT- LA CRÉATION D'UNE RÉFÉRENCE INCONTOURNABLE DES GALERIES ET DES LIEUX D'ART À MONTRÉAL, UN PROJET HAUTEMENT ARTISTIQUE



«Pourquoi aller sur trois ou quatre sites pour trouver ce que l'on veut sur les expositions à Montréal ? Il y a un manque pour mettre en valeur les galeries. Cette idée m'est venue en revenant d'un voyage en Asie. Je trouvais qu'il manquait un canal de communication entre les lieux artistiques et les touristes, qui veulent découvrir Montréal.[i]» déclare Mélodie Hébert, fondatrice et directrice de Galeries Montréal[ii], ainsi que diplômée du Baccalauréat en Loisir, Culture et Tourisme de l'Université du Québec à Trois-Rivières en 2005.

Cette passionnée des arts visuels et de la culture montréalaise tenait fermement à contribuer de manière significative au tourisme culturel de la ville de Montréal sur une plate-forme web. Celle-ci sera facile d'accès, simple, efficace, au design actuel et regroupant tous les lieux de diffusion en arts existants dans la ville.

Il faut dire que Madame Hébert fut beaucoup de recherches, de rencontres et de communication afin de créer ce genre de carte de visite de la ville de Montréal, mais ceci en veut la peine. Selon elle, beaucoup de touristes internationaux, étant aussi amateur d'art, veulent connaître les lieux artistiques de leur destination. À Montréal, ces lieux d'art sont parfois seulement connus par des citoyens ou des gens du domaine artistique. Le travail et le développement du site s'est fait en moins d'un an et demi, un délai court mais efficace pour Mélodie Hébert qui a su rencontrer plusieurs

personnes importantes du milieu culturel et artistiques montréalais afin de développer des partenariats.

« Je n'ai pas étudié en histoire de l'art mais je suis passionnée de culture. Je devais me faire connaître et j'ai donc rencontré un grand nombre de galeristes et de professionnels du milieu artistique. La difficulté avec les sites web culturels, c'est que les gens ont plusieurs attentes, ils veulent que ce soient de qualité, facile à comprendre et dans ce cas-ci qu'il soit le portrait de la ville de Montréal. [iii]» En plus de regrouper ces lieux au même endroit, le site offre des liens avec des publications et divers ressources, des nouvelles sur les expositions et vernissages à venir. Prochainement, en septembre 2013, le site va intégrer une section, avec comptes rendus d'expositions et portfolio d'artistes qui va être aussi un travail de collaboration avec des gens spécialisés dans les arts visuels. Galeries Montréal offre non seulement un espace de diffusion mais aussi d'échanges.



Mélodie Hébert, fondatrice
et directrice de Galeries

Montréal. Photo courtoisie
de la directrice. 2013

Madame Hébert mentionne même : « On est plus fort tous ensemble, tout le monde a le droit d'être vu et connu des montréalais et des touristes.[i] »

Il faut noter que Galeries Montréal fut réalisée en collaboration avec Pascal Champagne, directeur artistique. Ce site web est également doté d'une version mobile pour tout visiteur ayant un intérêt pour la culture à Montréal. Depuis sa mise en ligne en février 2013, Galerie Montréal se diffuse à même le web mais aussi sur les réseaux-sociaux, dont Facebook. Cette référence culturelle qui est plus qu'un site web, mais un portail qui donne accès à plus de 100 lieux d'expositions, des circuits piétonniers, ainsi qu'à des invitations de vernissages et divers événements en arts visuels et médiatiques[ii].

Il permet de promouvoir et de diffuser les arts visuels de la scène montréalaise en offrant aux Montréalais et aux visiteurs un guide complet permettant de découvrir les galeries d'art, centres d'artistes autogérés, musées et centres d'exposition consacrés aux arts visuels et médiatiques.

Il est vrai que le rôle des diffuseurs et des projets d'édition comme Galeries Montréal est reconnu dans le milieu artistique, leur rôle est important car ils permettent établir une communication entre les artistes et le public mais aussi d'assurer une visibilité pour les lieux de diffusion ainsi que pour les œuvres présentées.

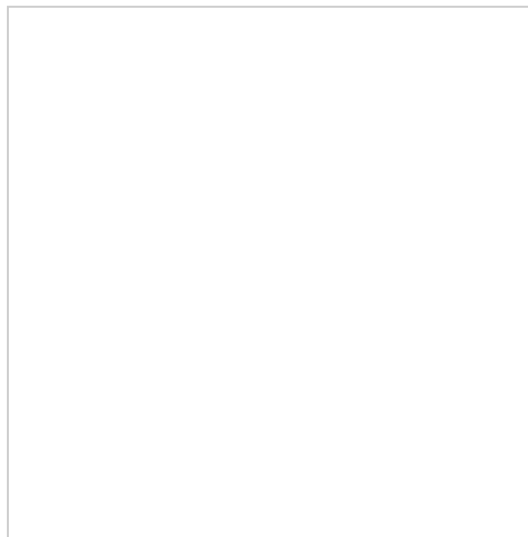
Par ailleurs, selon, l'auteure Caroline Obeid, directrice du réseau des villes créatives du Canada, les diffuseurs ont eu, ces dernières années, un impact sur le milieu des arts en général. Par la suite, elle mentionne qu'il existe à Montréal, un développement culturel important lié aux nouvelles technologies.

En effet : Obeid mentionne : « Le concept de « villes créatives » gagne en popularité au sein des administrations municipales, (...). Le développement rapide des technologies de l'information et des communications (par exemple, les téléphones intelligents) engendre de nouvelles options de divertissement, modifie les comportements et induit de nouvelles tendances en marketing – créant du même coup une compétition indirecte et de nouveaux défis pour le secteur des arts. [iii]»

Les diffuseurs, qui servent souvent d'entremetteur entre les communautés et les artistes, doivent pouvoir cerner clairement leur rôle et en anticiper l'avenir, tant dans le milieu des arts vivants que dans la société. C'est ce qui constitue la prémisse du présent projet. Le milieu artistique est souvent un monde où les contacts sont importants, échanger, collaborer sur divers projets ou autres. Mélodie Hébert estime que sans son entourage elle n'aurait pas réalisé ce site. Il faut s'intéresser de plus près à ces espaces de promotion artistiques qui travaillent étroitement avec les galeristes, les directeurs, les artistes et plus encore[iv].

Ce site propose également des parcours artistiques aux curieux en quête de découvertes, visant à les initier aux rudiments de l'art contemporain, ainsi qu'à une source intarissable d'intérêt et de plaisir.

L'apparition de Galeries Montréal permet de faire découvrir non seulement, des lieux mais aussi des individus, des agents importants du milieu culturel montrant ainsi la diversité de la métropole.





Logo de Galeries
Montréal, création du
logo, Pascal Champagne.
Crédits : Galerie Montréal

Le logo de Galeries Montréal est très significatif car le « M » représente la ville de Montréal. Par la suite, les lignes qui convergent en centre sur un même point démontre la mission du site c'est à dire regrouper divers lieux en un seul site. Par la suite, les effets de perspective font référence aux espaces de diffusions ou au «cube blanc» où sont installées les œuvres.

Allez découvrir une autre facette de cette ville hautement artistique : site Galeries Montréal : <http://galeriesmontreal.ca/>

Article écrit par : Johanne Marchand

[i] Ibid.

[ii] Ibid.

[iii] Caroline Obeid, *L'Importance de la diffusion : Une étude sur la diffusion des arts au Canada*, Rapport par Strategic Moves, Conseil des arts du Canada, Association canadienne des organismes artistiques, Canada, 2013 p.59

[iv] Mélodie Hébert, entrevue avec Johanne Marchand, 04 avril 2013, à la Galerie de l'UQAM, UQAM, Montréal, 2013. Durée 1h44min, format MP3

[i] Mélodie Hébert, entrevue avec Johanne Marchand, 04 avril 2013, à la Galerie de l'UQAM, UQAM, Montréal, 2013. Durée 1h44min, format MP3

[ii] Voir le site web, www.galeriemontreal.ca

[iii] Mélodie Hébert, entrevue avec Johanne Marchand, 04 avril 2013, à la Galerie de l'UQAM, UQAM, Montréal, 2013. Durée 1h44min, format MP3

Publicités

Occasionnellement, certains de vos visiteurs verront une publicité ici.

Vous pouvez masquer complètement ces publicités via la mise à niveau vers l'un de nos plans payants.

METTRE À NIVEAU MAINTENANT

SUPPRIMER LE MESSAGE

Partager



Sur le même thème

Le Bureau d'art public de la Ville
de Montréal
Élysa Lachapelle Le paysage
montréalais est parsemé



Samuel Mathieu, la gestion du patrimoine religieux de Montréal, la mutation d'un trésor culturel. La relecture de Montréal.

Dans "Entrevues | Portraits"



La belle saison au Belgo entre quatre expositions et huit situations

Dans "2017-2018"

d'œuvres d'art public que la plupart d'entre nous ne
Dans "Numéro 17"

Cette entrée a été publiée dans Entrevues | Portraits. Bookmarquez ce permalien.[Modifier](#)

VERNISSAGE ET LANCEMENT DE LA PUBLICATION- COMLOT X : DÉGÂT – CONSTAT DE DÉCÈS- 17 MAI DÈS 18H00 –

EXPOSITION À VOIR: CROQUIS 45- À L'ÉCONOMUSÉE DU FIER MONDE JUSQU'AU 25 AOÛT 2013

QUOI DE NEUF SUR INSTAGRAM?



ABONNEZ-VOUS À NOTRE INFOLETTRE!



SUIVEZ-NOUS!



FRAÎCHEMENT PUBLIÉS :

« Celle qui continue de donner » : Un aperçu poignant de la pratique de Maria Hupfield à la galerie de l'UQAM
Indice  ternit  II
Leonard Cohen : Une brèche en toute chose
au MAC : vibrant hommage du monde de l'art à l'œuvre de Cohen

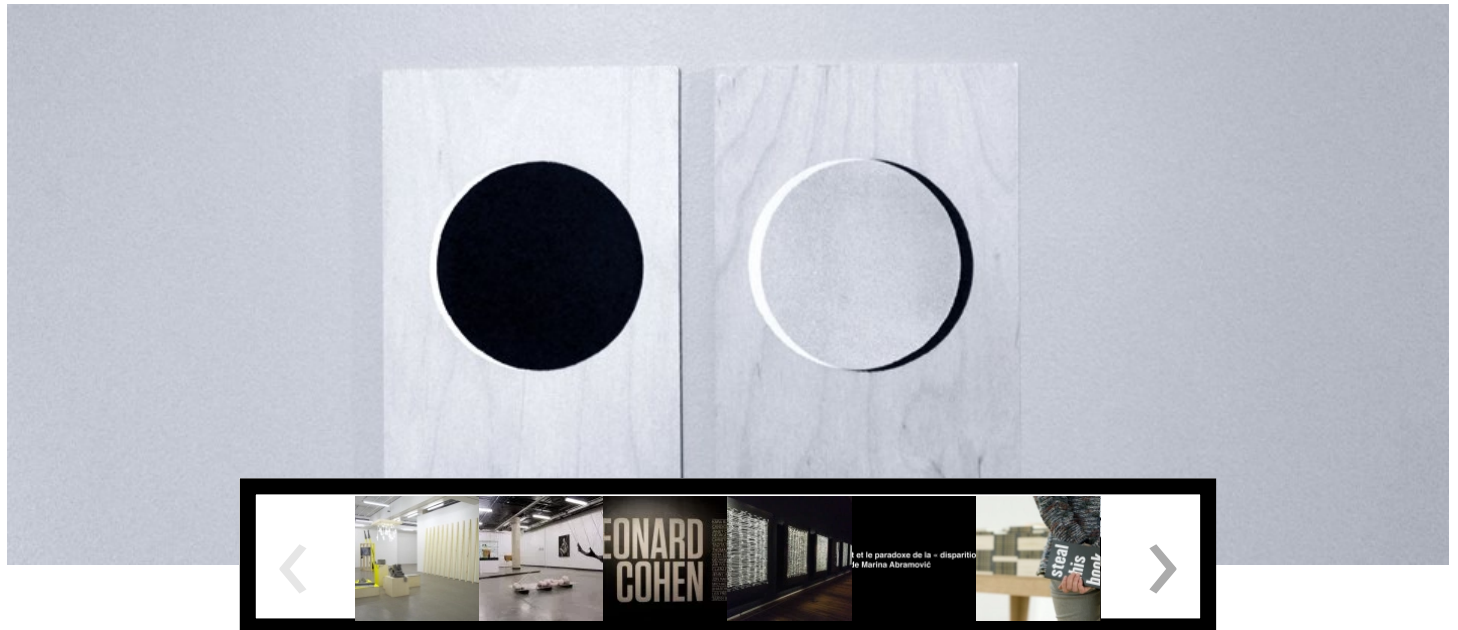
Abonné EX_SITU

VOUS SUIVEZ CE BLOG

Vous, et 909 autres personnes formidables,

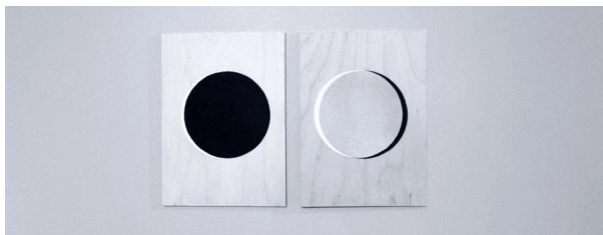
Propulsé par WordPress.com.





22 août 2013 par Revue Ex_situ

SAVOIR VALORISER LA RELÈVE, DÉCOUVERTE DE L'ARTISTE SIMON MORIN-PLANTE. L'ARTISTE ENTREPRENEUR



Rhodopsine 0.72, Acrylique et peinture polymère réactive au Ultra-Violet
sur merisier, 12.8 x 17.8 cm, Épreuve photographique numérique

monochrome, www.marlonstudio.com, Tous Droits Réservés Marlon 2013

Au Québec, les coupures dans la culture et dans le monde artistique font beaucoup jaser les travailleurs culturels mais aussi les artistes qui se tournent vers l'entrepreneuriat pour assurer une rentabilité. L'accès aux bourses, aux musées et aux lieux de diffusions artistiques est difficile pour l'artiste si celui-ci ne possède pas de formation en marketing ou en entrepreneuriat n'est pas incluse dans le parcours de l'artiste. Pour l'artiste Pascal Normand : « Prendre mon art sous un aspect entrepreneurial, cela m'a vraiment permis d'augmenter mes ventes et donc de vivre de façon correcte de mon art »^[i]

En effet, des outils sont offerts aux artistes dont l'organisme SAJE^[ii] des accompagnateurs d'entrepreneurs qui offrent des services-conseils, des ateliers spécialisés, du coaching et de la formation. Le directeur du SAJE affirme que près de 10% sur les 850 entrepreneurs, qui suivent des cours au SAJE, sont des artistes^[iii].

Les artistes de la relève ont beaucoup à faire pour se faire connaître du milieu artistique, les outils administratifs et promotionnels sont parfois complexes et fastidieux.

L'occupation artistique au Québec s'avère d'être une activité professionnelle à part entière. Plusieurs personnes du milieu, il eut un changement de la place de l'artiste dans nos sociétés et dans un contexte économique où celles-ci sont de moins en moins enclines à subventionner l'art et la culture. D'après Marc Moura, directeur de SMartBe, la situation conduit à de nouvelles méthodes de travail dont l'entrepreneuriat:

« (...) les systèmes de subventionnement public ont fait de l'État le premier bailleur de fonds de la création. Or, les artistes d'aujourd'hui se trouvent de plus en plus confrontés à la nécessité de trouver d'autres sources de financements pour leurs productions. Cette nouvelle donne induit dans leur chef de nouvelles manières de penser leur travail. Ils se voient obligés

d'acquérir des compétences inédites qui, la plupart du temps, ne leur ont pas été enseignées dans le cursus académique ». [iv]

L'artiste doit donc trouver de nouvelles idées et des stratégies pour exposer son art, il doit porter le costume de l'homme d'affaire pour créer des propres perspectives d'emploi. C'est le cas de l'artiste Simon Morin-Plante sous la signature de Marlon, qui suit actuellement des cours en Histoire de l'art à l'UQAM pour répondre à ses questions sur le marché de l'art et aussi sur la légitimité de sa démarche artistique.



Simon Morin-Plante alias Marlon, Crédits photo : Caroline Champoux, photographe

Marlon est un artiste qui a d'abord commencé son parcours académique sur la scène en 2007, au Conservatoire Lassalle de Montréal en Art d'interprétation et se démarque par ses mises en scène et par ses textes qui abordent des sujets peu exploités telle la dépression. Malgré son affection pour la scène et le cinéma, l'artiste décide de se réorienter au domaine de l'art visuel, sa première force. Admis à l'Université du Québec à Montréal en Histoire de l'art en 2010, qu'il aura déjà compté plusieurs expositions solos et de groupe, au Québec. Son œuvre se caractérise par une grande diversité de champ pictural : Peinture, sculpture, installation, gravure, estampe, et phase de recherche.

L'attribution de bourses et les expositions ne sont pas une garantie de réussite selon l'artiste, Il faut toujours se prouver et se valoriser en tant que personne et aussi les œuvres d'art. La conquête du milieu de l'art est toujours à faire et à refaire, l'artiste est présentement en recherche d'outils et de conseils pour exposer ou simplement présenter son travail.

On lui a d'ailleurs posé la question quel est le rôle de l'artiste? Est-il un travailleur au même titre que les autres?

Marlon : « Quand tu es artiste, tu as une responsabilité envers la société auxquelles tu appartiens, envers les gens qui te suivent, les collectionneurs aussi. Et cette responsabilité se résume à faire arrêter les gens quelques instants dans un microscope de temps donné que l'artiste tente d'illustrer au moyen divers pour arriver à son discours. Ma responsabilité à moi, elle est là, je me dois de questionner sur un sujet, un thème et ainsi faire des propositions. Pour cela, bien... il faut de l'argent, afin que l'idée puisse naître et arriver à terme.»[i]

Vous êtes présentement en production d'un court métrage sur votre production artistique, en quoi produire ce court-métrage va aider ta carrière d'artiste?

Marlon : « Certains croient déjà que ce court-métrage est simplement un coup de publicité pour mettre en valeur ma personne ou le fait que je peux par le biais du film devenir une personnalité connue ou pour faire augmenter les ventes de mes œuvres . Moi je crois tout le contraire. J'ai jamais peins pour peindre. J'ai toujours peins car j'en avais besoin. C'est viscéral, ça s'explique difficilement. Je ne suis pas intéressant quand je peins. Je suis la personne la plus normal qui existe. Quand je peins, je dois m'oublier (...) Cependant, je remarque que depuis 2 à 3 ans que j'ai une voix, une voix de plus en plus forte, une visibilité, et j'ai la responsabilité de porter cette voix pour le bien des arts visuels et médiatiques et pour ceux et celles qui leur voix et moins forte. »[ii]

Par sa propre initiative, l'artiste fut membre du regroupement des artistes en arts visuels du Québec RAAV et en participant à de nombreux appels de projets et de dossiers, il fut récipiendaire d'une bourse de soutien 2013 du Ministère de la Culture et des Communications et d'une bourse de soutien 2013 de la députée de Pointe-aux-trembles.

Il fut également finaliste et première place sous la sélection et membres du jury de La société francophone des arts visuel de l'Alberta. (2014)



Exposition Quantum, 2013, Crédit photo Caroline Champoux, photographe.

En 2013, Simon Morin-Plante eut l'idée de produire un film sur la série Quantum, le deuil qui espère être présenté lors de la prochaine édition du festival international du film sur l'art, FIFA en 2014. Afin de promouvoir son travail et sa démarche, une première pour un artiste de la relève artistique québécoise.

D'ailleurs «Ce film se veut un portrait d'un artiste en art actuel qui tente de mettre en lumière sa démarche et son travail pictural et les embûche du monde de l'art visuel aujourd'hui.[i]»

MANDAT DU COURT MÉTRAGE

Ce film portera sur notamment, la recherche d'identité, le deuil, l'échec et la difficulté de communication verbale pour l'homme de sa génération. Il travaille en série et cette méthode lui permet de toujours reconduire à une nouvelle étape de matérialité.

L'œuvre de Simon Morin-Plante (alias Marlon) est à la fois très personnelle pour l'individu qui le regarde, mais aussi tributaire du monde social. Il fait également le constat hérétique du reflet de la société de son époque qu'il transpose dans un langage visuel singulier. L'œuvre de l'artiste est reconnue pour le débordement contrôlé ou non-contrôlé de la matière, résultant à un rapport de tension et d'espace. L'exploration méthodique de sa phase de recherche, des expérimentations longues en atelier est ce qui caractérise également l'œuvre de Marlon.

Vous pouvez prendre connaissance de son nouveau travail d'estampe/lithographie sur matrice en argile sérigraphie dans l'exposition collective ***L'éloge du peu***, dès le 23 août 2013,

Cette exposition réunit 20 artistes qui comporte des œuvres abstraites ou figuratives, réalisées avec des médiums et des techniques artistiques variés, mais dont l'équilibre entre vide et plein fait comprendre les silences épurés. On y retrouve donc des œuvres à saveurs minimalistes dégagant de la simplicité, utilisant peu de choses pour exprimer sensibilité, calme et sobriété[1][ii].

Vernissage le 23 août prochain à la galerie L'espace contemporain au 5175 avenue Papineau Montréal (Québec) de 17h30 à 20h00 Heures
d'ouvertures de la galerie : Mardi & mercredi de 12h à 18h Jeudi & vendredi de 12h à 20h Samedi & dimanche de 12h à 17h

Article écrit par : Johanne Marchand, août 2013

L'espace contemporain : www.lespacecontemporain.com

Pour en savoir l'artiste Simon Morin-Plante consultez son site web :
<http://www.marlonstudio.com/#!/home/mainPage>

Voir la vidéo sur l'exposition du Deuil à l'espace contemporain : http://www.youtube.com/watch?v=-ll4fp_AZ6o Et les articles suivants : « Artistes émergents » Éditrice : Alizée Millot, Revue Ex Situ, no 22, (p.36) Avril 2013, – «Note d'atelier ailée au sulfure de cobalt » (extrait choisi) pamphlet de l'exposition L'éloge du peu, à la galerie Espace Contemporain, Publication Opium 48, 2013, – «Identité» 2012, Publication Opium 48, Catalogue d'exposition Montréal, Canada, 2012, 20 Pages. – «Les Paysages Avars» 2009-2012, Publication Opium 48, catalogue d'exposition Montréal, Canada, 2012, 32 pages. – «Un parcours loin d'être abstrait» par Marie-Ève Tremblay, L'avenir de l'Est, octobre 2010. – «Portrait d'un homme» par Fanny Turgeon, Publications UQAM Communication, Septembre 2010.

[i] Ibid

[ii] Ibid

[i] Entrevue avec l'artiste Simon Morin-Plante alias Marlon, Johanne Marchand, juin 2013, enregistrement Mp3, 1h34min.

[ii] Ibid.

[i] Rachel Bastien, *Des artistes montréalais se tournent vers l'entrepreneuriat* : site web radio-Canada, 21 juillet 2012. <http://www.radio-canada.ca/nouvelles/Economie/2012/07/26/012-artiste-saje-entrepreneuriat.shtml>. Consulté le 15 août 2013.

[ii] Site web officiel SAJE : <http://sajeaffaires.org/>

[iii] Ibid.

[iv] Collectif, Smart société, ***L'artiste, un entrepreneur***, Éd. Les impressions nouvelles, coll. Hors collection, novembre 2011, 408 pages,

Publicités

Occasionnellement, certains de vos visiteurs verront une publicité ici.

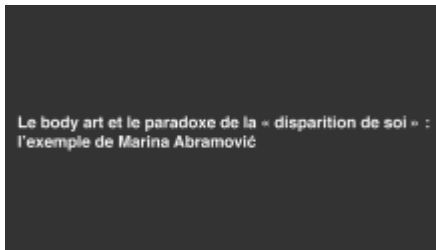
Vous pouvez masquer complètement ces publicités via la mise à niveau vers l'un de nos plans payants.

[METTRE À NIVEAU MAINTENANT](#)
[SUPPRIMER LE MESSAGE](#)

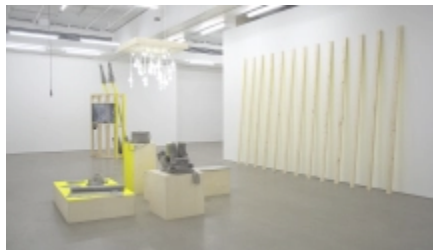
Partager



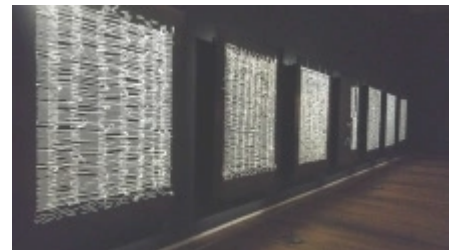
Sur le même thème



Le body art et le paradoxe de la « disparition de soi » : l'exemple de Marina Abramović
Dans "Accueil"



« Celle qui continue de donner » :
Un aperçu poignant de la pratique de Maria Hupfield à la galerie de l'UQAM
Dans "2017-2018"



Elles autochtones : Quand le Musée des beaux-arts donne une place aux femmes artistes autochtones
Dans "2017-2018"

Cette entrée a été publiée dans Entrevues | Portraits. Bookmarquez ce permalien. [Modifier](#)

**APPEL À LA PARTICIPATION DE VIVARIUM,
HABITAT POUR
RÉFLEXIONS GROUILLANTES**

**CLAUDIA CHAN TAK -LE DÉPLOIEMENT
DE LA DANSE DANS L'ESPACE PUBLIC ET
SON ESSOR**

Recherche...

QUOI DE NEUF SUR
INSTAGRAM?



ABONNEZ-VOUS À
NOTRE INFOLETTRE!



SUIVEZ-NOUS!



FRAÎCHEMENT PUBLIÉS :

« Celle qui continue de
donner » : Un aperçu

poignant de la pratique
de Maria Hupfield à la
galerie de l'UQAM
Indice éternité II
Leonard Cohen : Une
brèche en toute chose
au MAC : vibrant
hommage du monde de
l'art à l'œuvre de Cohen

Abonné EX_SITU

VOUS SUIVEZ CE BLOG

Vous, et 909 autres
personnes formidables,
suivez ce blog. Gestion

Propulsé par WordPress.com.

»



26 septembre 2013 par Revue Ex_situ

COMPTE RENDU CRITIQUE DE L'EXPO STINGEL – RUDOLF STINGEL S'EMPRE DU PALAZZO GRASSI



*Rudolf Stingel, Sans titre (Franz West), 2011, huile sur toile. Env. 334 x 310 cm.
Collection Pinault*

Parallèlement à la 55^e Biennale d'art contemporain de Venise (Italie), le Palazzo Grassi présente depuis le 7 avril 2013 l'exposition *Rudolf Stingel*, et ce jusqu'au 31 décembre 2013.

Construit au bord du Grand Canal, l'édifice du XVIII^e siècle a été racheté et rénové par le milliardaire français François Pinault qui, depuis 2006, y expose des œuvres de sa collection personnelle d'art moderne et contemporain. Depuis, l'homme d'affaires a également acquis la Punta della Dogana (la Douane de Mer), autre joyau de l'architecture vénitienne, qui est en quelque sorte une extension du Palazzo Grassi. Ce sont des bâtiments chargés d'histoire, au sein d'une ville-musée qui brille encore de ses ors passés. Il est donc doublement intéressant d'y découvrir des œuvres qui rompent, dans leur disposition et leur composition, avec le rythme indolent de la ville, la Cité des Doges étant elle-même une œuvre d'art.

La Fondation François Pinault propose en alternance des expositions collectives et des expositions solos. C'est ainsi que Rudolf Stingel a été invité à investir la totalité des salles du palais. L'artiste avait jusque là participé à toutes les expositions présentées au Palazzo Grassi, notamment celle qui avait inauguré les nouveaux lieux : *Where are we going?*^[1]

Rudolf Stingel est né en 1956 à Merano (Italie). Il travaille et vit entre New York et sa ville natale. Il est représenté par la galerie d'art contemporain Gagosian, présente dans plusieurs pays à travers plus d'une dizaine de galeries^[2]. Puisant dans des collections du monde entier, dont celle de François Pinault mais aussi dans celle de Stingel, l'exposition est un co-commissariat entre Elena Geuna (ancienne directrice de Sotheby's Europe et aujourd'hui membre de la « garde rapprochée » de François Pinault) et Stingel lui-même. Conçue spécifiquement pour le Palazzo Grassi,

l'exposition investit l'atrium et les deux étages de l'édifice. Le palace vénitien propose pour la première fois une exposition monographique et c'est aussi la plus grande exposition solo de Stingel en Europe.

L'artiste interroge le passé glorieux de la Cité des Doges en général et du Palazzo Grassi en particulier. Il amène le visiteur à devenir acteur de son propre regard. Le nombre extrêmement réduit d'œuvres présentées dans chaque salle (une ou deux), doublé du minimalisme de certaines d'entre elles s'inscrit dans le gigantisme des tapis, dans une mise en scène théâtrale et baroque. Il existe des correspondances entre le lieu de l'exposition et son contenu : le Palazzo Grassi présente un décor, une mise en scène de palais. Quant aux personnages présents sur les toiles, ils sont peints, et eux aussi mis en scène.

Le projet de Stingel occupe toutes les salles du palais et son homogénéité tient d'abord au fait que les murs et le sol sont recouverts dans leur totalité d'un tapis rappelant des motifs orientaux. Il s'agit de la reproduction pixellisée d'un tapis ottoman rouge, un agrandissement photographique imprimé sur une surface synthétique de plusieurs milliers de mètres carrés. L'aspect vieilli du tapis original a été conservé, et à cela s'ajoutera l'usure due aux pas des visiteurs du palais vénitien. Avec ce revêtement, Stingel nous entraîne dans un monde feutré, luxueux, qui évoque la splendeur de la Cité des Doges. Le visiteur-regardeur (peut-être d'abord visiteur car le palais est aussi un lieu que l'on visite) se retrouve dans une sorte de cocon qui absorbe les bruits, qui incite presque à s'asseoir à même le sol... Comme l'indique le dossier de presse du Palazzo Grassi[3], ce tapis n'est pas sans rappeler ceux qui se trouvaient dans le cabinet viennois de Sigmund Freud et qui recouvraient le fameux divan, le sol et une partie des murs. L'image du cocon prend ici une dimension toute psychanalytique! En revanche, le visiteur-regardeur est étourdi par la vastitude des salles ainsi que par le faible nombre d'œuvres présentes dans chacune d'elles. Le vide relatif est cependant « rempli » par les motifs abondants et récurrents du tapis qui recouvre toutes les surfaces. L'espace va jusqu'à être redéfini, car on peut éprouver la sensation de ne plus

marcher sur le sol, mais sur les murs. Peut-être un rappel du vertige éprouvé par celui qui va au plus profond de lui-même...



Vue de l'installation « Rudolf Stingel » au Palazzo Grassi, Venise, 2013.

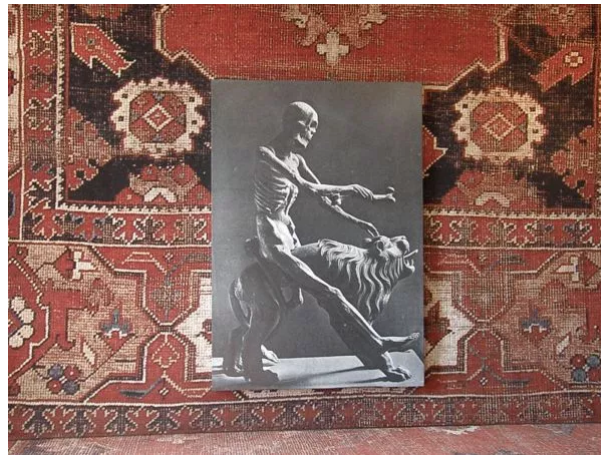
On est ici dans la démesure : d'abord le lieu lui-même, palais parmi les palais, et dans une cité dont le seul nom de Sérénissime appelle à l'excès ; démesure des moyens financiers, qui semblent illimités ; prééminence des personnes qui sont parties prenantes (le propriétaire des lieux, la co-commissaire...) ; omniprésence des motifs des tapis allant jusqu'à engloutir le regard. Mais paradoxalement, il faut au regardeur chercher du bout des yeux la toile qui « se cache » sur les motifs d'un mur, se rapprocher de l'œuvre pour en saisir les détails, arriver enfin, dans une sorte d'intimité, à entrer en contact avec elle. Au bruit et à la fureur, tout symboliques, de ce qui entoure l'exposition s'opposent le feutre du tapis et le rapprochement entre le regardeur et l'œuvre. Ce contraste, ce passage d'un état à un autre crée une sorte de trouble, de vertige. Il est récurrent dans la pratique de Stingel d'intervenir dans des espaces nouveaux et inattendus. Si le Palazzo Grassi n'est ni nouveau ni inattendu en tant que lieu d'exposition, c'est l'intervention de l'artiste et la manière dont il investit les lieux qui sont originales et singulières. Son questionnement sur la pratique picturale fait en sorte que le regardeur est invité à participer et à collaborer à l'exposition – d'ailleurs le public peut découvrir les œuvres à sa guise, sans parcours préconçu. L'artiste nous amène à changer notre perception des lieux et des œuvres.

En entrant dans l'atrium, on découvre, dérobé aux tous premiers regards car installé derrière les colonnes, un autoportrait de l'artiste, le visage partiellement laissé dans la pénombre. Le titre de l'exposition (*Rudolf Stingel*) reprend d'ailleurs simplement le nom du peintre, comme si ce qu'on nous présentait était une mise en scène de Stingel lui-même et pas seulement de ses œuvres. Cela semble paradoxal, car l'artiste a la réputation d'être discret dans la vie publique, alors que certaines des œuvres qu'il présente ont une dimension autobiographique et relèvent de l'intime, que ce soit son autoportrait ou le portrait de son ami défunt Franz West. Finalement, ici aussi le « signifiant et le signifié » de l'exposition – si on peut appliquer la terminologie linguistique au monde de l'art – se répondent : l'autoportrait est de grande dimension et il est présenté dès l'entrée, mais il ne se laisse pas voir tout de suite, et les œuvres de Stingel laissent transparaître l'intimité de son être, malgré une relative discrétion quant à sa vie privée.

Autre exposition dans l'exposition, ou plutôt œuvre dans l'œuvre : les peintures au premier étage constituent dans leur ensemble une œuvre en soi. Les tableaux aux chatoiements argentés sont comme un écho des reflets changeants du Grand Canal si proche, de la lumière toute particulière qui baigne la Cité des Doges et qui rend l'atmosphère presque irréelle. La couleur et la non-couleur se répondent, comme le dedans et le dehors, le dessus et le dessous. On retrouve d'ailleurs cette dernière opposition dans certaines des œuvres présentées. Sur quelques toiles on devine un arrière-plan à travers des dentelles, des motifs en arabesques, des mailles de grillage, un peu comme les œuvres qui sont exposées dans les différentes salles : s'ils sont, bien évidemment, devant le tapis mural et non derrière, les tableaux se perdent un peu au milieu des motifs omniprésents du revêtement, si bien que le regard hésite entre ce qui est présenté dans ceux-ci et le motif du revêtement mural. Ajoutons que les imprimés de tulle et d'arabesques sur les toiles évoquent à leur tour le tissage et les motifs du tapis.

Le dernier étage révèle des peintures photo-réalistes de statues, de saints et de madones telles qu'on peut en trouver dans de vieux livres d'histoire de l'art. Ces images semblent être des photogrammes, tout comme les portraits exposés, mais sont bien peintes à la main par l'artiste. En cela, la démarche de Stingel est à rapprocher de celle d'un Gerhard Richter, par exemple, autre artiste à s'être interrogé sur la corrélation entre peinture abstraite et peinture figurative. Ici, de l'argenté des toiles du premier étage, on a glissé au noir et blanc. Cet étage donne lieu à d'autres contrastes – ou peut-être s'agit-il de dialogues : entre les arabesques plus ou moins abstraites de l'Islam et les représentations figuratives d'images chrétiennes, entre le Moyen-Orient du tapis et l'Europe des statuettes et du lieu d'exposition (il est intéressant de remarquer ici que le Moyen-Orient est un trait d'union entre les statues anciennes et le lieu rénové, puisque murs et œuvres sont séparés par le tapis, lui-même autoréférentiel de ce contraste temporel par la pixellisation de tapis anciens), entre les couleurs du tapis et les blancs-gris-noirs, entre les vibrations visuelles provoquées par cette pixellisation et l'inertie inhérente aux statues.

Un grand portrait de Franz West, artiste plasticien autrichien et ami de Stingel décédé en 2012, représente cet homme qui avait exposé avec Stingel et quelques autres en 2007 dans ces lieux mêmes[4]. Il s'agit d'un portrait de West jeune, mais les taches de café et de peinture que l'on distingue (présentes sur la photo qui a servi de « modèle » à la toile) sont peut-être à voir comme une prémonition des ravages qui allaient plus tard détruire les traits de l'artiste. Ce tableau fait écho à l'autoportrait de Stingel, comme si ces deux peintures « encadraient » les autres œuvres présentées. Disposées entre les deux : les toiles qui sont les fruits de l'exploration sur l'art de Stingel, ses abstractions, ses recherches sur les reflets, ses contrastes de couleurs, ses répétitions de motifs...



Rudolf Stingel, Sans titre, 2012, huile sur toile. 300 x 242 cm. Collection de l'artiste

Il est l'un de ces artistes qui cherchent aujourd'hui à redéfinir la peinture, à convenir de nouveaux codes et à établir de nouvelles règles. La réception critique de l'exposition vénitienne est d'ailleurs généralement positive : *"It is by far the best exhibition seen at the Palazzo Grassi since Mr. Pinault bought it from the city of Venice in 2004 as a showplace for his often tone-deaf, inordinately blue-chip collection"*[5] pouvait-on lire dans le New York Times. Stingel nous amène à redéfinir notre rapport à l'art et à contempler les œuvres d'un regard nouveau.

Article écrit par : Véronique Millet

Bibliographie :

STINGEL, Rudolf, *Rudolf Stingel*, edited by Francesco Bonami, Essays by Chrissie Iles, Reiner Zetl, Museum of Contemporary Art, Chicago and Yale University Press, New Haven and London, 2007, 246 p.

Dossier de presse sur l'exposition *Rudolf Stingel, 07/04 – 31/12/2013* :
http://www.palazzograssi.it/sites/default/files/mostre/cartelle_stampars_cartellastampa_fra.pdf

Site Internet du Palazzo Grassi : Rudolf Stingel,

<http://www.palazzograssi.it/fr/expositions/rudolf-stingel>

[1] Exposition présentée du 30 avril au 1^{er} octobre 2006 :

<http://www.palazzograssi.it/wawg/>

[2] Présentation de Rudolf Stingel sur le site de la galerie Gagosian :

<http://www.gagosian.com/artists/rudolf-stingel/artist-press>

[3] Dossier de presse sur l'exposition :

http://www.palazzograssi.it/sites/default/files/mostre/cartelle_stampa/rs_cartellastampa_fra.pdf , p. 3.

[4] L'exposition *Séquence 1* s'est tenue du 5 mai au 11 novembre 2007 :

<http://www.palazzograssi.it/sequence1/>

[5] Smith, Roberta, "The Threads That Tie a Show Together", New York Times, Cahier 1, 21 août 2013.

Publicités

Occasionnellement, certains de vos visiteurs verront une publicité ici.

Vous pouvez masquer complètement ces publicités via la mise à niveau vers l'un de nos plans payants.

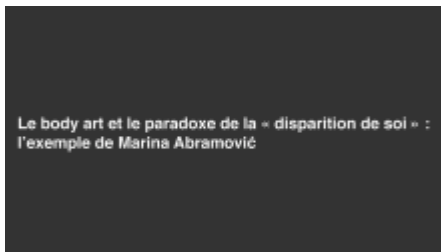
METTRE À NIVEAU MAINTENANT

SUPPRIMER LE MESSAGE

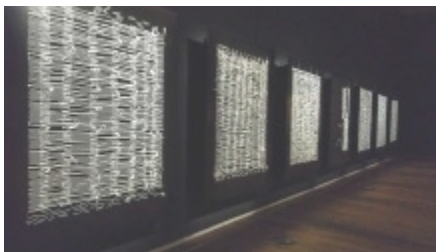
Partager



Sur le même thème



Le body art et le paradoxe de la « disparition de soi » : l'exemple de Marina Abramović
Dans "Accueil"



Elles autochtones : Quand le Musée des beaux-arts donne une place aux femmes artistes autochtones
Dans "2017-2018"



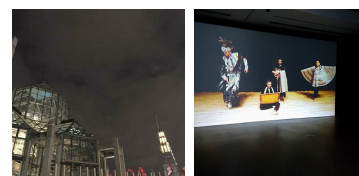
Leonard Cohen : Une brèche en toute chose au MAC : vibrant hommage du monde de l'art à l'œuvre de Cohen
Dans "2017-2018"

Cette entrée a été publiée dans 2013-2014. Bookmarquez ce permalien.[Modifier](#)

SAMUEL MATHIEU, LA GESTION DU PATRIMOINE RELIGIEUX DE MONTRÉAL, LA MUTATION D'UN TRÉSOR CULTUREL. LA RELECTURE DE MONTRÉAL.

LANCEMENT DU BLOGUE DE LA REVUE ET JOURNÉE SOCIO-PROFESSIONNELLE: DOSSIER: TRAVAILLEURS CULTURELS

QUOI DE NEUF SUR INSTAGRAM?



ABONNEZ-VOUS À NOTRE INFOLETTRE!



SUIVEZ-NOUS!



FRAÎCHEMENT PUBLIÉS :

« Celle qui continue de donner » : Un aperçu poignant de la pratique de Maria Hupfield à la galerie de l'UQAM
Indice éternité II
Leonard Cohen : Une brèche en toute chose
au MAC : vibrant hommage du monde de l'art à l'œuvre de Cohen

Abonné EX_SITU

VOUS SUIVEZ CE BLOG

Vous, et 909 autres personnes formidables,

Propulsé par WordPress.com.

☺